STUART MERRILL

—

Poèmes

(1887-1897)

LES GAMMES — LES FASTES

PETITS POÈMES D'AUTOMNE — LE JEU DES ÉPEES

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'É

M

U d'/of OTTAWA

39003002138435

2-25-70

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

LES QUATRE SAISONS (poèmes) . . . . . 1 vol.

POÈMES

1887-1897

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires
sur Japon impérial, numérotés de 1 à 3, et douze exemplaires
sur Hollande, numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

STUART MERRILL

—

POÈMES

1887-1897

LES GAMMES — LES FASTES

PETITS POÈMES D'AUTOMNE

LE JEU DES ÉPÉES.

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

—

Tous droits réservés

PQ
2364
.M15 P6
1897

LES GAMMES

1887

A RENE GHIL

LA FLUTE

A Stéphane Mallarmé.

Au temps du gazouillis des feuilles, en avril,
La voix du divin Pan s'avive de folie,
Et son souffle qui siffle en la flûte polie
Eveille les désirs du rencuveau viril.

Comme un appel strident de naïade en péril
L'hymne vibre en le vert de la forêt pâlie
D'où répond, note à note, écho qui se délie,
L'ironique pipeau d'un sylvain puéril.

Le fol effroi des vents, avec des frous-frous frêles,
Se propage en remous criblés de rayons grêles
Du smaragdin de l'herbe au plus glauque des bois :

Et de tes trous, Syrinx, jaillissent les surprises
Du grave et de l'aigu, du fifre et du hautbois,
Et le rire et le rire et le rire des brises.

ÉTÉ

Le clair soleil d'avril ruisselle au long des bois.
Sous les blancs cerisiers et sous les lilas roses,
C'est l'heure de courir au rire des hautbois.

Vos lèvres et vos seins, ô les vierges moroses,
Vont éclore aux baisers zézayants du zéphir
Comme aux rosiers en fleur les corolles des roses.

Déjà par les sentiers où s'étouffe un soupir,
Au profond des taillis où l'eau pure murmure,
Dans le soir où l'on sent la terre s'assoupir,

Les couples d'amoureux dont la jeunesse mûre
Tressaille de désir sous la sève d'été
S'arrêtent en oyant remuer la ramure,

Et hument dans l'air lourd la langueur du Léthé.

FÊTE AU PARC

A Ch. Eudes Bonin.

I

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles!

II

Par les nocturnes boulingrins,
Les crincrins et les mandolines
Modulent de demi-chagrins
Sous la vapeur des mousselines.

Bleus de lune, au vert des massifs,
Les jets d'eau tintent dans les vasques,
Et c'est, parmi les petits ifs,
Comme des rires sous des masques.

En poudre et paniers Pompadour
Et des roses pompons aux lèvres,
Les marquises miment l'amour
Avec des manières si mièvres!

Et de minuscules marquis
Qu'adorent les Doris jalouses
Mènent des menuets exquis
Dans l'herbe pâle des pelouses.

Du Marivaux et du Watteau!
Du pastel et des mousselines!
Sur un air de pizzicato
Des crincrins et des mandolines!

III

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles !

BERGERIE SENTIMENTALE

Fraîche comme pimprenelle,
La marquise en bergère
Court d'allure légère
De l'une à l'autre venelle.

Telle une petite fille
Qui serait un peu folle,
La belle batifole
A toute voix qui babille.

Elle pille lis et rose
Avec de gentils gestes,
Sans piquer ses doigts prestes
Que le sang des tiges rose.

Et de rire! mais sa joie
  Si pimpante s'alarme,
  Et voici qu'une larme
Scintille à ses cils de soie.

Car la brise — oh! la malice! —
  Lui soupire des choses
  Qui font languir ses poses
Au bord de chaque calice.

N'était-ce là, sous cet arbre?
  Un air de mandoline,
  Une chanson câline,
N'est-ce là, ce banc de marbre?

Lui! tout velours et dentelles
  Avec l'épée à perles.
  Et ces merles! ces merles!
Et ces belles bagatelles!

Lui! sa manière de dire :
  M'aimez-vous? je vous aime!
  En ce galant poème
Où riment lyre et délire.

C'était — n'était-ce ? — en automne.
Est-il mort à la guerre ?
L'écho ne répond guère.
C'était, c'était en automne.

FIN DE FÊTE

A Edouard Dubus.

Plus de danses aux cadences
  Légères des archets !
O pâles parfums de danses,
  Eventails et sachets !

Dans la salle d'or les lustres
  Bleuissent au matin;
Aux pilastres des balustres
  Glisse un rayon mutin.

Les petites ingénues
  Sous leurs blancs baldaquins
Rêvent de valses menues
  Au choc des brodequins.

Tout en tulles et dentelles,
  Elles croient fuir au clair
De la lune de miel, telles
  Les lutines de l'air.

Où sont les gentilles joies
  Du bal au babil las?
Eteintes au pli des soies
  Des si fous falbalas!

O pâles parfums de danses,
  Eventails et sachets!
Plus de danses aux cadences
  Légères des archets!

LES PARADIS BLEUS

A Georges Vanor.

Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !
Ils vont en baissant leurs fronts roses
Dans l'azur des apothéoses.
La rougeur des lèvres écloses
Eclate sous leurs cheveux roux.
Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux !

Ils dansent sur les fleurs royales,
Les lys et les rhododendrons ;
Au son des luths et des cymbales,
Ils dansent sur les fleurs royales ;

Au vol des strophes musicales,
Aux ululements des clairons,
Ils dansent sur les fleurs royales,
Les lys et les rhododendrons.

La foule des Filles mi-nues
Ondule en la houle des jours;
Midi divinise des nues
La foule des Filles mi-nues.
Un hymne aux rimes inconnues
S'essore vers les hauts séjours;
La foule des Filles mi-nues
Ondule en la houle des jours.

Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres,
Mûrissent sous un rose émoi.
L'amour ensanglante en ses fièvres
Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres.
Leurs toisons — oh! l'or des orfèvres! —
Se déroulent en désarroi :
Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres,
Mûrissent sous un rose émoi.

Les éphèbes, roi des caresses,
Leur font des colliers de leurs bras.

Les vierges abreuvent d'ivresses
Les éphèbes, rois des caresses.
Au bruit des baisers sous les tresses
Se donnent de doux apparats.
Les éphèbes, rois des caresses,
Leur font des colliers de leurs bras.

Des musiques d'épithalames
Planent par les paradis bleus;
L'écho proclame en mille gammes
Des musiques d'épithalames.
Le triomphe des oriflammes
S'empourpre au ciel miraculeux;
Des musiques d'épithalames
Planent par les paradis bleus.

Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux!
Qu'ils foulent les lys et les roses
Dans l'azur des apothéoses;
Que les espérances écloses
Clament au cœur des clairons roux :
Dans l'azur des apothéoses
Gloire aux amants fervents et doux!

CHANSON

A V. Emm. C. Lombardi.

A l'heure du réveil des sèves,
  L'Amour, d'un geste las,
Sème les rimes et les rêves
Parmi les lis et les lilas.

La brise, sœur des hirondelles,
  Déferle son essor,
Et frôle de mille coups d'ailes
Les corolles d'azur et d'or.

Amour, pour fêter ta victoire
  Les cieux se sont fleuris,
Et Mai t'auréole de gloire,
O roi des Roses et des Ris!

NOCTURNE

A Joris-Karl Huysmans.

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénufars flottant sur l'eau fleurdelisée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent croule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

L'ÉTERNEL DIALOGUE

(UN SOIR)

A Villiers de l'Isle-Adam.

LA CHAIR

Le Dieu Soleil qui meurt pleure les longs midis.

L'AME

Et l'astre du sommeil palpite aux paradis.

LA CHAIR

La langueur des lilas s'évapore en la brume :
O souvenirs d'amour que ma mémoire exhume !

L'AME

Je hume au cœur des fleurs des parfums d'encensoir :
O l'essor par l'azur vers la lune du soir !

LA CHAIR

Un pêle-mêle ailé de pétales de roses
S'envole sous les vents vers le vaste horizon.
Déjà les doux baisers des lèvres demi-closes
Se posent aux splendeurs des seins en floraison.

L'AME

De bleus et blancs remous de plumes de colombes
Se creusent sous les pas des pâles séraphins.
Les vierges vont ce soir prier parmi les tombes
Et sur leurs missels d'or enlacer leurs doigt fins.

LA CHAIR

Je meurs à tes soupirs, ô Femme que je rêve !
Et le long des lauriers, sous la brise d'avril,
Il me faut, au sanglot estival de la sève,
Tordre ton torse nu sous mon désir viril.

La fièvre du viol m'envenime les veines,
Et du fond des massifs les sirènes du mal
Me leurrent de leurs voix vers les voluptés vaines !
O bouche ! ô croupe ! ô flancs de l'amour animal !

L'AME

L'angelus, proclamant la mort du crépuscule,
S'éveille en la vallée où le lunaire encens
Fume. Du ciel au sol l'ombre des nuits circule,
Et c'est l'heure, ô mon corps, de s'absoudre des sens.

Du mystère des monts à l'océan sonore
Va le vent qui plangore en l'or du soir pâli :
O rêve! m'envoler vers les grèves d'aurore
Où se pâme en hurlant la houle de l'oubli !

LA CHAIR

Mourir, oh ! non, mon âme, au mois des moissons mûres !
Le sang surgit aux seins, la sève ouvre les fleurs,
Les pipeaux du désir vont rire en les ramures,
Et gloire au rose Eros, roi des zéphyrs siffleurs !

L'AME

La Mort et non l'Amour est la mère des hommes.
Le soleil s'éteindra comme un mauvais flambeau ;
Mais seule, dominant les siècles où nous sommes,
La Sphynge est là qui rôde aux portes du tombeau.

LA CHAIR

Le ciel est gris de neige ou sombre d'hirondelles,
Mais éternels sont vos baisers, amants fidèles!

L'AME

Après les lits d'amour, le linceul du cercueil
Et l'horreur du sommeil dans les terres de deuil.

LA CHAIR

Je renaîtrai, victoire! en les roses ravies!

L'AME

O les nuits et les jours, et les morts et les vies!

HANTISE

A Ephraïm Mikhaël.

Par les vastes forêts, à l'heure vespérale,
Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots;
Mon âme s'alanguit d'une horreur sépulcrale
A l'heure vespérale où murmurent les flots.

Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots
Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire;
A l'heure vespérale où murmurent les flots
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire.

Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire
La pâleur de la lune illumine le soir;
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir.

La pâleur de la lune illumine le soir,
Impalpable remous de la marée astrale,
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir
Par les vastes forêts, à l'heure vespérale.

VERS VAGUES

Le fébrile frisson des murmures d'amour
M'émeut ce soir les nerfs et vieillit ma mémoire.
La voix d'un violon, sous la soie et la moire,
Me miaule des mots d'inéluctable amour.

La verveine se pâme en les vases d'onyx,
Un fantôme de femme en l'alcôve circule ;
Mais ma mémoire est morte avec le crépuscule,
Et j'ai perdu mon âme en les vases d'onyx.

Oh ! mol est mon amour, vague est le violon !
Un arome de fleurs pèse en l'air délétère,
Et je rêve de rêve en l'ombre du mystère :
Mais oh ! la volupté veule du violon !

OUBLI

I

Mon cœur, ô ma Chimère, est une cathédrale
Où mes chastes pensers, idolâtres du Beau,
S'en viennent à minuit sous la flamme lustrale
Râler leur requiem au pied de ton tombeau.

J'ai dressé sous le ciel du dôme un sarcophage
Dont la grave épitaphe, en strophes de granit,
Proclamera de l'aube à l'ombre et d'âge en âge
L'amen et l'hosanna de notre amour bénit.

II

Mon cœur est une crypte où parmi les pilastres
S'enroulent les remous de l'encens des oublis,
Et vers l'heure qui luit de la lueur des astres
La paix des nuits se mire en les pavés polis.

Sur le carrare froid des marches sépulcrales
Déjà mes vieux pensers sont pâmés de sommeil ;
Les lampadaires d'or s'endorment en spirales,
Et, ô la glauque aurore en le vitrail vermeil !

PENDANT QU'ELLE CHANTAIT

A Edouard Dujardin.

Sous la blême clarté de cette nuit sans voiles,
Ta voix — doloroso ! — ruisselle en sanglots d'or,
Et je croirais ouïr de longs porteurs d'étoiles
Ouvrir en le silence leur vaporeux essor.

Etes-vous éveillés sous la lune pâlie,
O vagues violons et sistres endormeurs ?
Avez-vous sous les vents, ô harpes d'Eolie,
Emmêlé vos émois en de molles rumeurs ?

II

Ma mémoire s'immerge en lourdes mélodies
Comme un noble navire en les houles des mers,
Et mes vieux souvenirs, au flux des rapsodies,
S'écroulent dans l'écume et les brouillards amers.

Sous le déroulement des abîmes rythmiques
Mon âme s'est pâmée en la pâleur du soir :
Je me sens palpiter sous les flots balsamiques
D'une endormeuse mer aux tiédeurs d'encensoir.

Mourir et remourir ! ô volupté suprême !
Vaguer de mort en vie au reflux des remous,
Et dans le crépuscule, ainsi qu'un noyé blême,
S'affaler sur la grève au fond des sables mous !

III

Sonore immensité des mers de l'Harmonie,
Où les rêves, vaisseaux pris d'un vaste frisson,
Voguent vers l'inconnu, leur voilure infinie
Claquant avec angoisse aux bourrasques du Son !

O morne immensité ! sous l'oubli des déluges
Submerge le Réel, mugis vers l'Idéal !
Pardelà les hauteurs des suprêmes refuges
Que ton écume vole au souffle boréal !

Déroule jusqu'aux cieux tes houles somnifères !
Soulève-moi mourant vers l'éther fabuleux
D'où, la nuit, l'on perçoit la musique des sphères,
Afin que j'agonise au chant des Astres bleus !

IV

Mais ta voix, ô charmeuse, en la brume s'est tue !
Les vagues violons et les sistres berceurs
Sont morts dans le mystère, et le silence tue
L'écho qui veille encore au fond des épaisseurs.

Et voici qu'il te faut, mon âme inassouvie,
Revenir au réel de l'iréel lointain.
O la subtile horreur du réveil à la vie !
O l'ineffable effroi d'une voix qui s'éteint !

LE MÉNÉTRIER

Etouffant en la nuit la rumeur de ses pas,
Le vieux ménétrier, sous l'horreur de la lune,
Rôde comme un garou par la lande et la dune.

Sur la grève des mers il balance ses pas,
Pris d'un doux mal d'amour pour sa dame la lune
Qui le leurre au plus loin de la lande et la dune.

Et le voilà qui vague au vouloir de ses pas
Vers le miroir des mers où palpite la lune,
Oublieux du réel de la lande et la dune.

Les bras en croix, les yeux aux cieux, à larges pas,
Au plus glauque des flots le lunatique, ô lune,
Va s'engloutir très loin de la lande et la dune.

Nul appel n'a plané sur la mort de ses pas;
Un remous mollement remue au clair de lune,
Puis la lame, et le vent sur la lande et la dune.

SPLEEN D'HIVER

Voici venir l'ennui nocturne des hivers
Et les neiges roulant aux râles des tempêtes;
Voici venir le gel qui met un joug aux mers
Avec le chœur caduc des souvenirs amers.
Adieu les floraisons, les feuilles et les fêtes,
Et les nids gazouillant au sein du vert des faîtes !

C'est la morne saison où du val et des faîtes
S'en viennent en maraude ours et loups des hivers.
Le meurt-de-faim grelotte à la lueur des fêtes
Et sent en lui gronder la rage et les tempêtes;
Le lointain marinier plein de pensers amers
Invoque Notre-Dame en courant par les mers.

La nuit, le meuglement monotone des mers
Et la bise sifflant dans les sapins des faîtes
Soulèvent le vol noir des nuages amers.

La voix des vieux roseaux, orchestre des hivers,
S'exhale au long du fleuve au souffle des tempêtes,
Et, oh! les glas de fer sonnant le deuil des fêtes!

Nostalgiques regrets du printemps et des fêtes,
Vous submergez mon cœur comme un brouillard des mers!
Et je rêve à l'aurore en un ciel sans tempêtes,
Aux orangers dont l'or fait osciller les faîtes,
Aux vallons à l'abri des frimas des hivers,
Où croissent dans les rocs les cytises amers.

Arrière, ô souvenirs que les réveils amers
Traquent comme le deuil à la suite des fêtes!
Non! ce n'est pas pour vous, ô somnolents hivers,
Le sourire en rayons de la terre et des mers :
Mais à vous l'ouragan qui hurle sur les faîtes,
Et le long des écueils l'écume des tempêtes.

Oh! la neige tournoie aux remous des tempêtes,
Et ma raison se meurt sous les regrets amers.
La neige s'amoncelle aux flancs glacés des faîtes,
Et j'écoute en mon cœur pleurer les vieilles fêtes.
La neige avec horreur s'engouffre dans les mers,
Et ma perte me tente en l'ombre des hivers,

Me tente dans l'hiver, tandis que les tempêtes
Sur les mers mêleront leurs râlements amers
Et qu'en sanglots les cieux engloutiront les faîtes.

SOIR DE TEMPÊTE

Sous un voile blafard de bruine et de brume
La mer heurte les rocs de ses ahans d'écume.

Les cavernes, au creux des falaises de fer,
Par les voix de l'eau glauque ont meuglé vers l'enfer.

A l'horizon des flots un navire-fantôme
Glisse contre un nuage aux pourpres de Sodome.

Et dans l'ombre du nord où volent les pétrels,
Spectres avant-coureurs des soirs surnaturels,

L'on entend retentir les cors d'or des rafales
Et râler les tambours des foudres triomphales.

LA DOULEUR DE LA PRINCESSE

I

Par le jardin royal, en l'arome des roses,
La Princesse aux yeux pers, sœur nubile des fleurs,
Erre en pleurs, au vouloir de ses rêves moroses.

Les mille et mille voix du triomphal matin
Lui murmurent l'amour, et le soleil sommeille
En ses cheveux épars sur son col enfantin.

Un jet d'eau dont la gerbe en perles d'or ruisselle
Parmi les boulingrins aux bordures de buis
S'irise de reflets d'ambre et de rubacelle.

La brise heureuse a ri sous l'osier des taillis,
Et les oiseaux issus des massifs de verdure
Se sont, au bleu des airs, grisés de gazouillis.

Mais ni le brouillard rose et rouge des corolles,
Ni l'eau mirant le ciel ensoleillé d'avril,
Ni les rameaux émus de vivantes paroles,

Ne peuvent divertir la douce déraison
De l'Infante qui va vers la haute terrasse
D'où le regard des rois rôde vers l'horizon.

II

De ses mules de pourpre elle a frôlé les marbres,
Et la voici courbée au rebord des remparts
Où déferle d'en bas la verdure des arbres.

A ses pieds, par les prés et les marais herbeux,
De l'aube à l'angelus sanglotent les sonnailles
Des solennels troupeaux de taureaux et de bœufs.

Sous le soleil de l'est la ligne des montagnes
Ondule en des lueurs d'améthyste et d'azur
Pour mourir au milieu des moissons des campagnes.

Parfois, comme le pleur sonore d'un beffroi,
L'âme d'un lointain cor s'essore du silence,
Puis s'étouffe soudain sous un souffle d'effroi.

La chaleur s'alourdit. Parmi les piliers grêles
Des frênes et des pins, déjà darde midi :
La brise vocalise au cœur des fleurs si frêles,

Et les feuilles en pleurs soupirent de désir :
Mais morne, ce jour-là, la Princesse s'attarde
A poursuivre le cours de son mauvais plaisir.

III

« Les monts là-bas sont bleus comme un éveil de rêves
Et oh ! le cor qui râle en le matin vermeil !
Si triste est la paresse en la saison des sèves !

Oh ! m'évader des murs de mon divin enfer
Vers les lointains où vont les graves cavalcades
Caracolant au chant des fanfares de fer !

Au fond de la forêt glapit la male meute :
J'entends par heurts d'horreur haleter l'hallali,
Et c'est là-bas, là-bas, comme un émoi d'émeute.

Demain, ayant occis sangliers et dix-cors,
Les dames reviendront au trot des haquenées
Dans la gloire des fers, des cuivres et des ors.

Pourquoi dois-je, princesse austère et solitaire,
Mourir ici d'ennui ? Qui viendra conquérir
Ma main, pour me mener vers l'inconnu mystère ?

Où luira-t-il, ton casque, ô chaste chevalier
Que je crois voir venir au vol de la Chimère,
Le bras bardé de bronze et lourd d'un bouclier ? »

IV

Jamais n'éclatera l'écarlate oriflamme
Du céleste sauveur, et jamais le dragon
Ne battra les ramparts de ses ailes de flamme.

Mais la Princesse attend toujours, son bleu regard
Perdu dans la poussière impalpable des brumes :
Et la Princesse attend encor, le front hagard.

Pourtant purs sont les cieux, et paisibles les terres;
La semence mûrit aux ris du renouveau,
Et la nature en rut aspire aux adultères.

Cuirassé d'émeraude et de chrysobéryl
Un paon qui fait la roue au bord des balustrades
Exulte à l'estival tumulte de l'avril.

A l'ombre des lauriers et des cerisiers roses,
Les tourtereaux rêveurs qu'endort le lourd midi
Roucoulent leur amour aux corolles mi-closes.

Et le long des degrés de porphyre des cours
Tintent les cordes d'or des lentes mandolines
Sous les doigts indolents d'un chœur de troubadours.

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves :
Car voici venir l'heure où dans des lueurs brèves
Les feuilles des forêts entonnent, chœur en pleurs,
L'automnal requiem des soleils et des sèves.

Comme au fond d'une nef qui vient de s'assombrir,
L'on ouït des frissons de frêles banderoles,
Et le long des buissons qui perdent leurs corolles,
La maladive odeur des fleurs qui vont mourir
S'évapore en remous de subtiles paroles.

Sous la lune allumée au nocturne horizon
L'âme de l'angelus en la brume chantonne :
L'écho tinte au lointain comme un glas monotone,
Et l'air rêve aux frimas de la froide saison
A l'heure où meurt l'amour, à l'heure où meurt l'automne !

REFRAINS MÉLANCOLIQUES

A Stéphane Mallarme.

I

O l'ineffable horreur des étés somnolents
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent
Et les zéphyrs, soupirs de dormeurs indolents,
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent!

Car les vieilles amours s'éveillent sous les fleurs,
Et les vieux souvenirs, sous le vent qui circule,
Soulèvent leurs soupirs, échos vagues des pleurs
De la mer qui murmure en le lent crépuscule.

II

O l'indicible effroi des somnolents hivers
Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves
Et les houles, roulant dans les brouillards amers,
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves!

Car les vieilles amours s'engouffrent sous leurs flots,
Et les vieux souvenirs, râlant sous la rafale,
Dans la nuit qui s'emplit de sonores sanglots,
Se laissent étrangler par la Mort triomphale.

III

J'ai demandé la mort aux étés somnolents
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent,
Et les zéphyrs, soupirs de dormeurs indolents,
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent.

Mais oh! les revoici, les mêmes avenirs!
Les étés ont relui sur la terre ravie,
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs
De nouveau, pleins d'horreur, sont venus à la vie.

IV

J'ai demandé la vie aux somnolents hivers
Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves,
Et les houles, roulant dans les brouillards amers,
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves!

Mais j'ai vu revenir les mêmes avenirs :
Les hivers ont neigé sur le sein de la terre,
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs
De nouveau, fous d'effroi, sont morts dans le mystère.

V

Toujours vivre et mourir, revivre et remourir !
N'est-il pas de Néant final qui nous délivre ?
Mourir et vivre, ô Temps, remourir et revivre !
Jusqu'aux soleils éteints nous faudra-t-il souffrir ?

LES FASTES

1894

A WILLIAM DEAN HOWELLS

THYRSES

CHANSON

Je suis le fou de Pampelune.

TRISTAN CORBIÈRE.

Je suis le fou de Pampelune :
  Qui m'a vu, du haut des toits,
A califourchon sur la lune
    Et ma flûte aux doigts?

Mon âme est folle d'une étoile
  Dont la chevelure est d'or
Et qui pour mes yeux seuls dévoile
    Son astral essor.

C'est pourquoi, perché sur ta corne,
  O Lune, pour y mieux voir,
Malgré le vent qui me flagorne
    Je souffle en le soir

Les trilles, les trilles, les trilles
De ma flûte aux treize trous,
Les trilles, les trilles, les trilles
Dont meurent les fous.

AIRS AILÉS

Airs ailés de Lulli,
Gavottes et pavanes !
Iris et frangipanes
Du doux temps de Lulli !

C'est l'essor en les rêves
Des bals à falbalas
Où la belle à l'œil las
Rit au beau de ses rêves.

Hautbois, flûtes et luths,
Cris et trilles de rire,
Dentelles qu'on déchire,
Bassons, flûtes et luths !

Des voix par la terrasse,
Des froufrous en la nuit,
Et des fuites sans bruit
Le long de la terrasse.

Silence! au bord de l'eau
L'effroi blanc des toilettes
En les escarpolettes
Qui volètent sur l'eau.

Puis au clair de la lune
Eventails en émoi :
« M'aimes-tu ? — aime-moi! »
Et la lune! et la lune!

O doux temps de Lulli!
Iris et frangipanes!
Gavottes et pavanes!
Airs ailés de Lulli!

LA MORT DU BOUFFON

A Edgar Saltus.

Tandis que folle, au vert de la molle pelouse,
La fête papillonne en rondes de décor,
Les nénufars, sur l'eau de la vasque jalouse,
S'endorment dans l'orgueil de leurs corolles d'or.

Viennent et vont les beaux seigneurs, les yeux en flammes,
Le long des boulingrins fleuris de mille lis,
Et quand leur foule afflue au passage des dames,
L'air fleure des parfums d'eau de myrte et d'iris.

Et c'est partout, dans ces jardins faits pour la joie,
Des chansons, des baisers et des musiciens,
Et très lente, aux frissons des simarres de soie,
La danse se balance au gré des airs anciens.

Madrigaux, éventails et cris aigus de rire!
Seul, en ce jour élu pour l'oubli des soucis,
Le Bouffon, las de dire aux dames vaux-de-vire,
Cherche à sa langueur d'âme un durable sursis.

Perclus et se crispant en tristes attitudes,
Il mire sa laideur au bord du bassin d'or,
Où les blancs nénufars, fleurs des béatitudes,
Le leurrent vers l'espoir du Trône et du Trésor.

Sa marotte, lancée en l'air, tintinnabule;
Des ronds dans l'eau parmi la fuite des poissons;
Le spasme, une bulle aux lèvres du funambule...
Que lente est cette danse, et que sont ces chansons!

RONDE

A B. R. P.

A l'ombre du bleu perron,
Dans les lis roses et les lauroses,
Les amours dodus dansent en rond
Comme en un crépuscule de roses.

Culs vermeils, orteils en l'air,
Fous du tumulte de leurs culbutes,
Ils se bousculent dans l'azur clair
Au rire des fifres et des flûtes.

Et lorsque l'heure du soir
S'empourpre de lueurs d'auréoles,
Entrelacés, ils se laissent choir,
L'aile lasse, en leurs lits de corolles,

Cependant que lentement,
Dans le parc où pâlissent les marbres,
La voix lointaine d'un instrument
S'étouffe en le silence des arbres.

DÉCOR

A Emile Verhaeren.

Debout contre l'écran nacarat
Que chamarrent des chimères d'or,
Dans une attitude d'apparat
Qui lui bombe son corselet d'or,
L'Infante, du geste de ses doigts
Alourdis de rouges anneaux d'or,
Effeuille par monceaux et par poids
Une flore de rubis et d'or
Dont les corolles de maint carat
Flambent en chutes de pourpre et d'or
Sur le fond de l'écran nacarat
Que chamarrent des chimères d'or.

VOIX

Par le jardin nocturne où la lune s'endort,
Leurs voix, au son des luths parmi les chrysanthèmes,
Murmurent de vieux airs mi d'amour, mi de mort.

Les doux musiciens remémorent les thèmes
Tant anciens sur lesquels, en les soirs de désir,
Tout le passé dansa sous ces feuillages blêmes.

Un jet d'eau qui charma quelque royal loisir
Pleure, en le clair-obscur des brumeuses allées,
L'heure et l'heure que nul remords ne peut saisir.

Et le vent, susurrant malade en les vallées
De fleurs, remue au cœur des massifs de lilas
Comme un soupir furtif de femmes en allées.

Ce sont des froissements frêles de falbalas,
Et de légers baisers ravis en le silence,
Et des amusements d'amants si las! si las!

Puis la fuite d'un rire! et oh! l'eau qui s'élance
Des vasques, et les fleurs sous cette écume d'or,
Et les luths, et les voix lentes de somnolence

En le jardin nocturne où la lune s'endort!

OMBRE

Toujours la voix des luths en les lointains bosquets,
Et des pas égarés au sable des allées,
Et les galants, et leurs belles aux airs coquets.

Mais l'amour a lassé ces âmes désolées
Où tout désir est mort comme aussi tout plaisir,
Et même le remords des heures envolées.

Leurs longs doigts indolents saccagent à loisir
Les pâles dahlias, les lys et la verveine,
Sans la volupté, las ! d'avoir à les choisir.

Vaine, oh ! vaine est la vie, et la mort est plus vaine,
Vaine comme ces fleurs qui rènaissent l'hiver
Des sèves dont jamais ne tarira la veine.

Donc ce ne sera plus que paroles en l'air,
Des étreintes de mains et de feintes tendresses,
Et tout le doux regret des spasmes de la chair.

Et lentement la voix des luths fond en caresses
Lascives pour leurrer vers l'oubli de la nuit
Les mauvais amoureux et leurs molles maîtresses

Dont les pas las s'en vont vers les lointains, sans bruit.

NOCTURNE

Les ramiers assoupis sur les balustres d'or
Le long de l'eau lunaire des lagunes
S'essorent au murmure ému du vent des dunes
Vers les lointains d'un fabuleux décor.

Aux balcons des palais enguirlandés de lustres
Un friselis frileux de falbalas,
Et voilà s'effeuiller par touffes les lilas
Sur les remous des profondeurs palustres.

Les gondoles d'amour, lourdes pour ce soir-là
De girandoles et de banderolles,
Traînent l'écho mourant des molles barcarolles
Sur un doux air démodé de gala.

Puis lent comme un remords, oh! si lent, le silence
Sur l'eau lasse où s'éplorent les lilas,
Et l'indolent élan vers les bleus au-delà
Des souvenirs mi-morts de somnolence.

VILLANELLE

A l'heure où la rosée arrose les lilas
Et l'aurore, en le lac, rosit les eaux moroses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Le bal a défloré tes légers falbalas,
Et te voici rêvant aux soirs des baisers roses
A l'heure où la rosée arrose les lilas.

Pâle, et tes cheveux d'or épars en leurs longs lacs,
Quand tu veilles ainsi sur le sommeil des choses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

La musique n'est plus des lumineux galas
Hélas ! et l'ombre afflue au seuil des salles closes
A l'heure où la rosée arrose les lilas.

Le vent dans les roseaux résonne en morne glas :
Iras-tu dire aux eaux moroses, si tu l'oses,
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Mais le sais-tu toi-même, amante d'au-delàs
Dont l'âme a réveillé l'âme des vieilles roses
A l'heure où la rosée arrose les lilas,

Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

CHAMBRE D'AMOUR

Dans la chambre qui fleure un peu la bergamote,
Ce soir, lasse, la voix de l'ancien clavecin
Chevrote des refrains enfantins de gavotte.

Eteintes par sa main pour quelque doux dessein
D'amour, voici qu'enfin les lampes vespérales
Fument au bruit de l'eau tintant dans le bassin,

Au bruit de l'eau qui brille en des lueurs lustrales
A travers les rideaux roidis de pourpre et d'or
Dont le clair éclat croule aux fenêtres claustrales.

C'est, déroulant au mur un vaporeux décor,
La pastorale peinte aux pimpantes images
Où des Jeux et des Ris s'éparpille l'essor.

Sur les divans fanés en leurs riants ramages
Les coussins semblent lourds de l'oubli des absents :
Et du bleu baldaquin s'éplorent des plumages.

Seul, un éventail chu de doigts jadis lassants
Présage le retour inespéré de Celle
Dont l'automne a pâli les charmes languissants.

Soudain c'est le rayon roux d'une rubacelle,
Un chuchotis de voix disant de doux remords,
Et le baiser de ceux que la Vie ensorcelle

Dans la chambre où, le soir, s'aimèrent tant de morts!

SCEPTRES

5.

APPEL

Laisse-là l'alme femme et les doux mots d'amour,
Et les lys et les luths qui leurrent ta tendresse !
Voici l'aurore, et du haut de la forteresse
La trompette t'appelle, Athlète, aux ors du jour.

Casque et cuirasse-toi, sans rêve de retour,
Pour ta bataille, au sol d'exil, avec l'Ogresse.
Puis hors des murs ! et sache entendre sans détresse
Se clore sur tes pas les portes de la tour.

Au long des bleus remparts, les gardes des bannières
S'endorment à l'abri des ténèbres dernières.
Mais toi, baise la croix, symbole des tourments,

Et marche droit vers les déserts et les savanes
Où se révèle, aux tas épars des ossements,
La route, vers l'espoir, des vieilles caravanes.

I

CONTE

A la mémoire d'Ephraïm Mikhaël.

Ce fut par un pays fleuri de lilas noirs
Où des Dames en deuil faisaient tinter des harpes
Sur les tours de granit des magiques manoirs.

Et dans les soirs d'azur où flottaient des écharpes,
Le Héros ingénu, sous son heaume d'argent,
S'en vint vers les viviers pleins de fuites de carpes.

Sur ses pas éclatait le tonnerre outrageant
Des trompes; les hérauts ceints de sanglantes toiles
Le sommaient de se rendre aux amours de la gent.

Mais lui, redressant haut vers les froides étoiles
Son épée au pommeau qu'enguirlandaient des lys,
Remémorait sa Reine invisible en ses voiles.

Et sur ses yeux des doigts lourds de pierres d'iris
Pesaient; et dans son cœur roulaient de tièdes larmes
Pour avoir trop aimé la Doulce de jadis.

Il tua les hérauts impurs; les nuits d'alarmes
Retentissaient d'appels mortels, et les vergers
S'allumaient aux éclairs bleus et verts de ses armes.

Or il advint ceci : qu'un soir de vents légers
Il vint vers une mer merveilleuse de rêve,
Où dans des îles d'or des flûtes de bergers

Sifflaient. Et laissant choir le fardeau de son glaive,
Il ploya les genoux et sanglota très bas,
Ses bras de fer en croix et le dos à la grève :

« Je suis venu mourir, las des mauvais combats,
Au leurre de vos voix lointaines, ô sirènes,
Que pleurent en riant les flûtes de là-bas.

Car je me sens l'élu des pâles souveraines
Du Sort; à vous ce corps qui n'a pu vous surseoir,
Mais mon âme, mon âme à la Reine des reines!

O Pure que mes yeux, même purs, n'ont pu voir,
O Forte que mes bras, même forts, n'ont pu ceindre,
Voici que tonne enfin le triomphe de l'Hoir ! »

Et ses doigts à sa gorge, afin d'y mieux étreindre
Les affres, il sonna de l'olifant vermeil
Vers le soleil tardif, sur ces mers, à s'éteindre.

Par merveille surgit du fond des flots, pareil
Au rêve d'un poète ancien, le blanc cortège
Des naïades, nageant lentes comme au réveil.

Et l'une sous ses bras plus froids qu'aucune neige
Souleva le mourant, et l'autre l'enroula
Dans un linceul tissé pour un roi de Norvège.

Une nacelle d'or et de nacre était là,
Que traînaient des dauphins bleus et des hippocampes ;
Lourde de mort, pour les exils elle cingla.

Le troupeau des Tritons soufflait, l'écume aux tempes,
Dans les conques ; le vent, secouant son sommeil,
Soulevait l'algue échevelée au bout des hampes.

Et vers le crépuscule, en ce noble appareil,
La barque déroula son lumineux sillage :
Et le Héros entra dans l'orbe du soleil.

Seul, son glaive flambait sur l'argent de la plage,
Afin qu'un futur Preux, surgissant du millier,
L'empoignât quelque soir pour en sacrer son âge.

C'est ainsi que mourut le chaste chevalier.

LES HÉROS

Aux fanfares d'alarme éclatant par saccades
Des conques d'or des cors qui fulgurent au ras
D'un ciel de crépuscule, où roux et nacarats,
Les étendards de Dieu buttent aux embuscades,

Les Paladins, héros rauques des estocades,
Ayant au poing la hache et la rondache au bras
Afin d'en haut férir félons et scélérats,
Caracolent, casqués de bronze, en cavalcades

Que scandent les cahots des lourds caparaçons,
Allant des déserts d'ocre où parmi la bourrasque
Tourbillonne en jappant de rage la tarasque,

Vers le Mont de la Mort nué de bleus frissons,
Qui les fera hurler de hargne, aux estacades,
Par le fracas surnaturel de ses cascades.

LOHENGRIN

A Albert Mockel.

Tandis que les hérauts déferlent avec faste
L'écarlate splendeur des étendards du roi,
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éplore Elsa la chaste,
Espérant un miracle en réponse à sa foi;
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi,
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence, et la terreur dans tous les yeux :
Car, comme un songe issu des ondes et des cieux,
Voici, mû vers la grève au gré d'une bourrasque

Par la nage et le vol de son Cygne idéal,
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

PARSIFAL

A Gaston Dubedat.

« Gloire au fol Parsifal, gardien du Saint-Graal
Et roi de Monsalvat ! Trois fois gloire et victoire ! »
Et lent, l'alleluia tonne par l'oratoire
Dans un sonore essor vers le trône idéal.

Prosterné sur le sol de marbre, Parsifal
Adore en haubert d'or, héros vierge d'histoire,
Le rubis qui rutile — ô signe expiatoire ! —
Par les pâles parois du Vase de cristal.

Du dôme où dorment des échos d'orgue et de psaumes
Une colombe, en les halos des hauts royaumes,
Tombe, le vol ouvert sur le heaume du roi.

L'ombre. Mais un vitrail empourpre les étoles
Des chevaliers fléchis en foule sous l'effroi.
Et, ô ce son de cithares et de citoles !

LA CHEVAUCHÉE DES WALKYRIES

Vers le Walhalla, heïaha! les Walkyries,
Dont la cohorte d'or heurte aux cieux les rafales,
Bondissent au galop des sabots des cavales.
Héïaha! le nocturne hallali des furies!

Le feu qui darde aux fers de leurs flèches fleuries
Crépite en un sillon de flammes infernales.
Dans des poudres d'airain la foudre des cymbales
Rythme en râles l'essor des fantasmagories.

Heïaha! par delà la lune et les nuées,
Dans le vacarme des armes et des huées,
Palpite la splendeur écarlate des casques!

Soudain l'écho dort. — Lors, prélude monotone
Des colères du Dieu chevaucheur de bourrasques,
Sonore, un cor de corne en la tempête tonne.

BAGUES

Ses mains aux bagues barbares.

JEAN MORÉAS.

Bagues des hauts héros casqués pour le combat,
Dont les rubis d'enfer fulgurent, — sang et flamme ! —
Au geste ailé qui rue autour de l'oriflamme
La fanfare de fer hurlant comme un sabbat !

Bagues des blancs vieillards surgis parmi les cierges
Pour les alléluias d'un faste épiscopal
Qu'ils sacrent, les deux bras roides d'orgueil papal
Et le regard dardant le bleu dédain des vierges !

Bagues des reines d'or ceintes de samit noir
Dont les doigts emperlés constellent les hymnaires,
La nuit, sous les vitraux lourds de lueurs lunaires,
Quand le tonnerre est mort aux orgues du manoir !

CELLE QUI PRIE

A Jonathan Sturges.

Ses doigts gemmés de rubacelle
Et lourds du geste des effrois
Ont sacré d'un signe de croix
Le samit de sa tunicelle.

Sous ses torsades où ruisselle
La rançon d'amour de maints rois,
Sa prunelle vers les orfrois
Darde une viride étincelle.

Et c'est par l'oratoire d'or
Les alléluias en essor
De l'orgue et du violoncelle :

Et, sur un missel à fermail
Qu'empourpre le soir d'un vitrail,
Ses doigts gemmés de rubacelle.

RÊVERIE

A Émile Verhaeren.

Accoudée au rebord d'or de la balustrade,
La Reine, ayant les yeux las de la mascarade,
Saccage de ses doigts ensanglantés de bagues
Sur les eaux de cinabre aux rutilantes vagues,
Des rhododendrons roux, des lilas et des roses,
Qui vogueront, au loin de ces jardins moroses,
Vers le Prince parti pour d'âpres épopées,
Dont l'étendard, parmi la pompe des épées,
Ondule en plis d'azur purs de toute macule
Contre l'Or et le Sang d'un dernier crépuscule.

LE PALAIS DÉSERT

A Jean Moréas.

Le Palais qui dans l'air crépitant de cigales
Etalait vers l'azur mordoré de la mer
Ses façades de marbre aux fines astragales,
N'enverra plus l'éclat de ses pompes régales
En insulte au tumulte éternel de la mer.

Plus ne rira, le long des grêles colonnades,
La courtisane aux bras lourds de bracelets d'or;
Les pages chamarrés ont fui les esplanades,
Et voilà dispersés, las de leurs sérénades,
Les baladins, charmeurs des mandolines d'or.

Car le Prince aux yeux bleus qui s'en vint, ô victoire!
Sous la pourpre des étendards fleuris de lys,
Proclamer à ces cieux l'orgueil de son histoire,
Est mort sous les baisers du sort expiatoire
Pour avoir trop aimé les roses et les lys.

Aucun souffle n'émeut le somnolent silence :
Les paons sont endormis aux balustres de fer,
Et dans les bassins roux d'où nulle eau ne s'élance
Les cygnes, oubliant leur pâle turbulence,
Rêvent de chants de deuil sous un soleil de fer.

La dolente glycine au long des galeries
Pend. Et partout le calme énorme de la mort
Pèse comme un remords de vieilles duperies
Sur les bosquets feuillés en ce lieu de féeries
Où les joyeux, jadis, avaient nargué la mort.

Seule, une enfant de rêve à la légère haleine
Vient par les longs sentiers, et vers l'heure du soir,
Avec des gestes lents de fileuse de laine,
Murmure au cœur des fleurs la vieille cantilène
De son amour éclos et défunt en ce soir :

Le Prince de mon désir est mort :
Je scellai ses paupières de pleurs
Et je voilai son visage accort
D'un samit à ramages de fleurs.

Je suivis la parade de deuil
Jusqu'au Jardin nocturne des Pleurs,
Où l'esclave riva le cercueil
Pour sa sépulture dans les fleurs.

Depuis, mes pas buttent aux talus,
Ma chevelure est lourde de pleurs :
Oh ! je ne sais plus, je ne sais plus
Cette allée où tu dors sous les fleurs !

Mais voici le renouveau vermeil
Dont le rire tarira mes pleurs :
Car ivre du réveil du soleil,
Mon Prince renaîtra dans les fleurs !

Soulevant de ses doigts gemmés de jaunes bagues
L'impalpable blondeur de ses cheveux épars
Où ses yeux luisent bleus avec des feus de dagues,
Elle reprend, chantant, le cours de ses pas vagues
Vers les lointains que teinte un crépuscule épars.

Soudain c'est un frisson de satins et de soies
Sous l'arcade de marbre, et l'éveil des chansons
Du vieux temps — mais où sont nos danses et nos joies ?—
Et l'âpre froissement des pas las sur les voies,
Et la vie, et l'amour au retour des chansons.

Les paons déroulent, lourds, le faste de leurs plumes
Au perron de parade où les seigneurs, jadis,
Prélassaient leur prestance en lumineux costumes;
Et les cygnes, par les bassins verdis de brumes,
Voguent sous les sanglots des jets d'eau de jadis.

La flûte aiguë alterne avec la mandoline
En un gai virelai de désir, et là-bas
La brise a lutiné la robe zinzoline
De quelque courtisane à caresse câline
Qui voulut voir mourir le soleil d'or, là-bas.

Puis peu à peu se meurt la voix évocatrice
En un passé hanté de mystères mauvais;
Mort aussi, souvenir, le musical caprice
Des échos; des hauts cieux l'ombre dominatrice
Tombe, avec les regrets et les songes mauvais.

Et sur les mers, les mers de lune, une galère
Funéraire a passé, portant un pavois d'or
Où désespérément un roi crépusculaire
Etend, sans voix, ses bras d'un geste de colère
Vers le Palais désert qui s'illumine d'or!

TORCHES

6.

VESPÉRALE

Au ras de la plaine plate
  Le soleil écarlate
Se bossue en dôme d'or;
  Les planètes funèbres,
De l'Erèbe des ténèbres,
  Dardent l'azur et l'or.

Sous l'herbe sèche et la mousse
  Le choc des pas s'émousse
En jaunes remous d'effroi;
  Le vent tousse en la plaine
Et crachote son haleine
  Chuchotante d'effroi.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

De la lune au crépuscule
  Un bleu frisson circule,
Râle lumineux du soir;
  L'âme de l'ombre ulule
Et la panique pullule
  A l'heure où meurt le soir.

Car là, sur la plaine plate,
  Un cadavre écarlate
Brûle en funérailles d'or;
  Et voici qu'aux funèbres
Catafalques des ténèbres
  Fument des torches d'or.

CAVALCADE

A Émile Verhaeren.

Au centre du pompeux charroi
Qui fuit la rouge pestilence,
Ses bannières en désarroi
Et ses tambours lourds de silence,
La Reine, au trot du palefroi
Qui balance sa somnolence,
Cherche des yeux, lorsqu'un beffroi
La réveille à sa défaillance,
Le casque à guivres d'or du Roi
Qui caracole, haut la lance,
En tête du fatal charroi
Du deuil et de la pestilence.

VILLANELLE

A Clarence Me Ilvaine.

Sur le seuil de basalte et d'or du mausolée,
Les tourtereaux, perlant leurs doux roucoulements,
Pleurent, aurore et soir, leur maîtresse en allée.

Les lys, l'iris d'azur et la rose azalée
Emmêlent leurs parfums en légers tournoiements
Sur le seuil de basalte et d'or du mausolée.

Le vent murmure en mal d'amour par la vallée
Où les femmes en deuil, au son des instruments,
Pleurent, aurore et soir, leur maîtresse en allée.

Un page au bleu camail, de sa voix désolée,
Chante à l'âme des morts des ballades d'amants
Sur le seuil de basalte et d'or du mausolée.

Et c'est partout, par la contrée inconsolée,
Des glas en les beffrois dont les sonneurs déments
Pleurent, aurore et soir, leur maîtresse en allée.

Car le Roi roux bataille en la rouge mêlée,
Et ne reviendra plus, prosternant ses tourments
Sur le seuil de basalte et d'or du mausolée,

Pleurer, aurore et soir, sa maîtresse en allée.

FANTOMES

A Edgar Fawcett.

Sous la lune qui filtre au treillis d'un vitrail,
Le mobilier trapu s'estropie en les salles :
Chaises de chêne, armoire aux armes colossales,
Et dressoirs où se tord l'héraldique bétail.

Heaumes et haubergeons, bardant des simulacres,
Bombent dans l'ombre leurs bosses de bronze et d'or
Où s'incrustent, crispés, des stryges en essor,
Dont la griffe et la gueule ont la faim des massacres.

Sur les portes, les lourds tissus au fil chenu
Qui simulent tournois, chasses et cavalcades
Se plissent, froissés par de frileuses saccades,
Au souffle froid d'un vent venu de l'inconnu.

Parfois s'éplore, au fond des corridors nocturnes,
Un air énamourant de harpe et de rebec,
Et voici passer, fol, avec un frisson sec,
Le cortège — or et fer — des Reines taciturnes.

Et ce sont des doigts bleus meurtris aux coups du sort,
Et des yeux révulsés en de pâles colères,
Et tout ce chuchotis de voix crépusculaires
Disant le mal d'aimer en l'hiver de la mort!

MUSIQUE EN LA NUIT

Lasse de ce silence nocturne
Dont s'alarmait son amour,
La Princesse à l'âme taciturne
Préluda sur le luth d'amour.

Dans le fouillis des folles étoffes
Ses doigts aux bagues d'argent
Émurent de somnolentes strophes
Sur les cordes d'or et d'argent.

Elle dit les lentes cantilènes
Aux langueurs de souvenir,
Où les reines et les châtelaines
Se meurent de se souvenir.

Et par la salle où la lune jaune
Luisait au fil des poignards,
Ce furent, sous les pourpres du trône
Lourdes de l'acier des poignards,

Des frôlements de folles étoffes
Au jeu des bagues d'argent,
Et l'effroi de somnolentes strophes
Sur les cordes d'or et d'argent.

LA MAUVAISE REINE

A Adolphe Retté.

Au bord du fleuve noir où stagne l'or des astres,
La Reine, le corps roide en sa gone de fer,
S'en va, les nuits sans lune, à l'heure des désastres,
Cueillir la belladone et l'euphorbe d'enfer.

L'âme de Satanas n'est lasse de la suivre :
Ses maigres bras sont durs du geste des combats,
Et ses yeux hyalins, sous sa toison de cuivre,
Brûlent du doux désir des sinistres sabbats.

Ses chants ont assoupi l'essor de la Tarasque
Lorsqu'elle couvait l'or sous ses replis rampants;
Puis, la flûte aigre aux dents et sur sa face un masque,
Elle a ravi, tout bas, leurs secrets aux serpents.

L'eau verdoie. Et ses doigts virides d'émeraudes
Pillent les fleurs de deuil dont à l'aube du jour
Elle distillera, lourde de ses maraudes,
Les philtres de la Fée endormeuse d'amour.

Dans la fange où parfois une épée étincelle,
Des cadavres de rois aux casques de taureaux
Révulsent leurs yeux verts au passage de celle
Dont l'étreinte étrangla leur orgueil de héros.

Au nocturne manoir les étendards en loques
Claquent. Mais elle, calme et le front souverain,
A pas qui font tinter l'or de ses pendeloques
Sur les chrysobéryls de son lourd gorgerin,

S'en va, vaticinant d'après un rite occulte,
Vers la Grand'Forêt close aux rêves de retour,
Où les Monstres du Mal hurlent en noir tumulte
Sur les chairs d'enfants fous perdus au carrefour.

LA CITÉ ROUGE

Or ce sera par un pays de crépuscule
Où le soleil de pourpre, au ras des horizons
Qu'exhaussent des volcans fauves de floraisons,
Présagera les jours lourds de la canicule.

Un fleuve de flamme y déroulera ses flots
Entre les archipels de lotus et la grève,
Où la vieille Chimère, en l'âpre rut du rêve,
Tordra d'un vain essor ses flancs gros de sanglots.

Parfois, carène noire et cordages funèbres,
Une galère, aux pleurs des tambours et des voix,
Exaltera, le soir, sur sa poupe en pavois,
Le simulacre d'or d'un monstre des ténèbres.

Puis déferlant sa voile au vent des mauvais sorts
Et battant les lointains de l'écho de ses rames
Sur un rythme barbare et bas d'épithalames,
Elle appareillera, pesante d'enfants morts,

Vers la Cité d'amour et de grande épouvante
Dont on ne dit le nom qu'avec des sacrements,
De peur de trépasser en les impurs moments
Où son désir d'enfer hanta l'âme fervente;

La Cité qui là-bas avec ses étendards
De deuil, ses bastions de basalte et ses morgues,
Leurrera de ses voix de théorbes et d'orgues
Les pas las des Damnés et leurs regards hagards.

Et quand viendront les jours lourds de la canicule,
Les volcans, éclatant en fauves floraisons,
Feront hurler d'horreur, au ras des horizons,
Sodome, la Cité Rouge du crépuscule.

BALLET

A Gustave Moreau.

En casques de cristal azur, les baladines,
Dont les pas mesurés aux cordes des kinnors
Tintent sous les tissus de tulle roidis d'ors,
Exultent de leurs yeux pâles de paladines.

Toisons fauves sur leurs lèvres incarnadines,
Bras lourds de bracelets barbares, en essors
Tentants vers la lueurs lunaire des décors,
Elles murmurent en malveillantes sourdines :

« Nous sommes, ô mortels, danseuses du Désir,
Salomés dont les corps tordus par le plaisir
Leurrent vos heurs d'amour vers nos pervers arcanes.

Prosternez-vous avec des hosannas, ces soirs !
Car, surgissant dans des aurores d'encensoirs,
Sur nos cymbales nous ferons tonner vos crânes. »

RÉDEMPTION

Vaguant par ces enfers dont le dôme s'exalte
En orbes d'ombre et d'or vers des cieux souterrains,
Tu frôlas de tes pas les dalles de basalte.

Au grêle cliquetis des rubis à tes reins,
Tu mimas, très lente, la danse des Sibylles,
Et sous tes doigts tonna l'âme des tambourins.

Des limbes de la nuit rampèrent les reptiles
Que le seigneur Satan dompta, leurs yeux ardents
Dardant vers toi le feu des volontés hostiles.

Ta bouche rouge a bu la bave de leurs dents,
Tes mains ont caressé l'acier de leurs écailles,
Et tes seins ont saigné sous leurs crocs corrodants.

Mais las ! les torches d'or grésillent aux murailles,
Mille essors de velours palpitent par le noir,
Et les anneaux crispés craquent sur les rocailles.

Voici l'âcre ténèbre où n'erre nul espoir
Et le mortel remords de faillir à la rune.
— Mais tu trouvas l'issue où bleuissait le soir,

Et tu mourus de rire aux rayons de la Lune !

L'IDOLE

A René Ghil.

Roide en la chape d'or qui lui moule le torse,
L'Idole, dont les doigts coruscant de rubis
S'incrustent sur le sceptre et le globe de force,
Trône en les bleus halos de tonnerres subits.

Sur sa rouge toison s'étage la tiare,
Entre ses seins fulgure un stigmate d'enfer,
Et sous ses pieds, tandis que sonne la cithare,
Saigne un cœur transpercé de sept glaives de fer.

Aucun amour n'émeut la somnolente Idole.
Elle siège en la pose éternelle des dieux,
Et dur, son regard fuit la multitude folle
Dont l'unique désir est de plaire à ses yeux.

De blancs adolescents, aux tintements des harpes,
Luttent sur des pavois que des barbares noirs
Exhaussent de leurs bras entortillés d'écharpes
Vers les dômes de nacre où défaillent les soirs.

Dressant sous les flambeaux d'argent leurs faces glabres,
Les bouffons roux, avec des frissons de satin,
Font tournoyer en l'air des boules et des sabres
Que des singes gemmés guettent d'un œil mutin.

Et les Poètes fous sont debout dans leur gloire,
Parmi les étendards d'amarante et les ors,
Clamant haut les refrains d'une ode de victoire
Qui bat les infinis d'un tourbillon d'essors.

Ce sont des craquements de béryls sur les dalles,
Des paons girant en jeux d'amour sous les portails,
Et dans l'éloignement des lumineux dédales,
Des danses d'enfants nus lançant des éventails.

Mais celle pour qui seule ont ri les bacchanales,
Ouvrant vers l'inconnu ses prunelles de nuit
Où palpitent soudain des lunes infernales,
Poursuit la vision qui la leurre et la fuit.

Elle connaît la fin et la cause des choses,
Et sa pensée éparse en l'espace et le temps
Rêve de mondes morts et de métamorphoses :
Elle est celle qui sait le futur des antans.

Elle a vu par les cieux flamboyer les épées
Des anges de vengeance, et surgir du Néant,
Dans une éternité de rouges épopées,
Les astres que broiera la hargne du Géant.

Son orgueil surgira dans les apocalypses
Pour désoler les rois des futurs paradis :
Comme un soleil ressuscitant de ses éclipses,
Elle doit vivre, étant la mère des Maudits.

Elle est à jamais sourde aux froissements des palmes
Dont les guerriers et les bouffons jonchent ses cours ;
A peine si parfois, dans le sursis des calmes,
Elles entend murmurer les poètes des jours.

Et tandis que sans fin, du haut des atmosphères
Où dorment les espoirs damnés de l'avenir,
Tombe comme un remords la musique des sphères,
L'Idole qui ne peut vieillir ni rajeunir,

Roide en la chape d'or qui lui moule le torse,
Et crispant ses doigts durs de féroce fierté
Sur le sceptre d'empire et le globe de force,
Roule en vain le secret de son éternité !

PETITS POÈMES
D'AUTOMNE
1895

A ADOLPHE RETTÉ

AMOUR D'AUTOMNE

I

L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île
Où meurt, tel un souffle exhalé,
Le regret de l'heure inutile.

Je crois qu'on pleure autour de moi,
Prince dont la magique épée
Par la main des femmes sans foi
Se brisa, vierge d'épopée.

C'est la fuite des étendards
Le long de la mauvaise route
Aux cris des barbares hagards
Traquant mon armée en déroute.

Qu'importe ? — Alors qu'au seuil des cieux
Je pourrais conquérir la Lance,
Posez vos doigts lourds sur mes yeux,
O vous, les trois Sœurs du Silence !

L'encens des jours s'est exhalé :
Pourquoi pleurer l'heure inutile ?
L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île.

II

Des rossignols chantant à des lys
Sous la lune d'or de l'été, telle,
O toi, fut mon âme de jadis.

Tu vins cueillir mes lys d'espoir, Belle,
Mes lys qui saignèrent dans ta main
Quand se leva la lune nouvelle.

Amour, sera-ce bientôt demain,
Demain matin et ses chants de cloches,
Et les oiseaux aux croix du chemin ?

Pauvre, il neige dans les vallons proches.

III

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent des débris de roses;
O femme d'automne, aimons-nous
Avant le glas des temps moroses!

Oh! des gestes doux de tes doigts
Pour calmer l'ennui qui me hante!
Je rêve à mes aïeux les rois,
Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce-moi des dolents refrains
De ces anciennes cantilènes
Où, casqués d'or, les souverains
Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant,
Ressuscitant les épopées,
Sonnera comme un olifant
Dans la danse âpre des épées,

Je penserai vouloir mourir
Parmi les roses de ta robe,
Trop lâche pour reconquérir
Le royaume qu'on me dérobe

IV

Je crois, folle, que tout l'automne
  Dort en tes yeux, et ta voix,
Las! se lamente monotone
Comme le vent lent dans les bois.

Tes cheveux sont couleur des feuilles
  Qui vont mourir, et tes mains
Semblent flétrir, que tu le veuilles
Ou non, les fleurs des lendemains.

Aussi t'aimais-je pour le rêve
  Lamentable de tes yeux,
Et ta voix qui fut la voix d'Eve
Pleurant les aubes d'anciens cieux;

Et surtout pour ta chevelure
  Qui fut mon léger linceul,
Et tes mains à douce brûlure
Lors des baisers de seule à seul.

Mais tu ne sus charmer mon âme,
  Dont le Sauveur ait merci !
Car elle est de souffle et de flamme
Et pure de l'impur souci.

Me voici, féal à mon glaive,
  De nouveau sous le soleil,
Et ces nuits d'amour sont le rêve,
N'est-ce pas ? d'un mauvais sommeil.

Je vais vers des pays où tonne
  Le combat des demi-dieux...
Ah ! folle, folle, tout l'automne
Ne dormait-il pas en tes yeux ?

V

Au temps de la mort des marjolaines,
Alors que bourdonne ton léger
Rouet, tu me fais, les soirs, songer
A tes aïeules les châtelaines.

Tes doigts sont fluets comme les leurs
Qui devidaient les fuseaux fragiles.
Que files-tu, sœur, en ces vigiles,
Où tu chantes d'heurs et de malheurs ?

Seraient-ce des linceuls pour tes rêves
D'amour, morts en la saison des pleurs
D'avoir vu mourir toutes les fleurs
Qui parfumèrent les heures brèves ?

Oh ! le geste fatal de tes mains
Pâles, quand je parle de ces choses,
De tes mains qui bénirent les roses.
En nos jours d'amour sans lendemains !

C'est le vent d'automne dans l'allée,
Sœur, écoute, et la chute sur l'eau
Des feuilles du saule et du bouleau,
Et c'est le givre dans la vallée.

Dénoue — il est l'heure — tes cheveux
Plus blonds que le chanvre que tu files;
L'ombre où se tendent nos mains débiles
Est propice au murmure des vœux.

Et viens, pareille à ces châtelaines
Dolentes à qui tu fais songer,
Dans le silence où meurt ton léger
Rouet, ô ma sœur des marjolaines!

VI

— Viens, très douce, rêver aux heures
Où nous effeuillâmes les lys
Au clair de la lune. Tu pleures?

— Je fus la fille du roi d'Ys,
Mon amant, et je sais à peine
Ce que nous nous dîmes, jadis.

— N'es-tu pas la petite reine
Qui s'en venait, chantant tout bas,
Mirer ses yeux en la fontaine?

— Si légers devaient choir mes pas
Sur le givre des nuits d'automne,
Que tu ne les entendis pas.

— Hélas! mais sa voix monotone
Était la tienne, et ses chers yeux
Avaient ton regard qui s'étonne.

— Dupe! Par une loi des dieux
La cité n'est plus sur la dune,
Et je vais vers de nouveaux cieux.

— Pourtant je sais que j'aimais une
Qui parlait ainsi de malheurs
En lançant des lys à la lune.

— O toi qui te souviens, ces pleurs
Sont le signe en effet de celle
Qui survit à la mort des fleurs.

— Je savais bien que tu fus elle,
Avec ta peur des lendemains,
Cet air mortel qui m'ensorcelle,

Et les gestes las de tes mains!

VII

Tu vins vers moi par les vallées
Où s'effeuillaient les azalées,
O sœur des heures en allées!

Ta toison était de couleur
Rousse, et ta bouche de douleur
Pareille à la mort d'une fleur.

Tes yeux semblaient des cieux d'automne
Où le dernier orage tonne,
Mélancolique et monotone.

Ta voix chantant la mort d'un roi
Fut toute la femme pour moi,
Fol alors en quête de foi.

Et ces lèvres d'enfant mauvaise
Que seul le sang d'Amour apaise
Qu'ont-elles dit qu'il faut qu'on taise?

Ah ! rien, sinon qu'Amour est mort
Sur notre seuil de mal abord
Où sourit le masque du Sort.

Je me souviens qu'en les vallées
Tombaient les fleurs des azalées
Au cours des heures en allées.

VIII

Ce fut en un soir où les chansons
Des amants liés par leurs mains lasses
Mouraient, ô Dame pâle qui passes,
Au clair de la lune des moissons.

Long penchée au bord des lourds calices
Des lys, fleurs des reines et des rois,
Tu faisais le signe de la croix
Comme une qui renonce aux délices.

Chevelure éparse au vent léger,
Tu paraissais ceinte de lumière
Contre l'ombre de la nuit première
Et les feuilles du prochain verger.

L'eau tintait tristement dans les vasques
Qu'enguirlandaient des danses d'amours
Et de satyres faisant des tours
Au rire à jamais muet des masques.

La puisant dans tes chétives mains,
Cette eau par laquelle tu fus sainte,
Tu baptisas les fleurs de l'enceinte
Où dormait l'âme des lendemains.

Fus-tu le Remords ou la Mémoire,
O Passante aux yeux pleins de passé ?
Maintenant l'eau stagne en le fossé
Et les lys sont morts avec la gloire

De ce soir où les lentes chansons
Des amants liés par leurs mains lasses
Mouraient, ô Dame pâle qui passes,
Au clair de la lune des moissons.

IX

Une nuit, sous la terrible lune
Qui saignait parmi les brumes roses,
Tu parlais, ô sœur, de tristes choses
Comme une enfant prise de rancune.

Au loin les appels des mauvais hommes
Nous montaient des vergers de la plaine
Où les arbres tordus par la haine
Tendaient, fruits du mal amour, leurs pommes.

Tu n'entendis pas le bruit des roues
Rapportant vers les petits villages
La récolte des moissonneurs sages
Qui peinent le temps où tu te joues.

Tu cueillais les pavots de la route
Pour en festonner, plein tes mains molles,
Notre maison où l'on voit les folles
Mendier, sœurs du deuil et du doute.

Comme devant une étrange auberge
Tu fis, vocatrice de désastres,
Le signe qui flétrit les bons astres
Dans le jardin d'azur de la Vierge.

Puis effeuillant au seuil de la porte
Les fleurs de l'ombre l'une après l'une,
Tu chantas quelque chose à la Lune,
Quelque chose dont mon âme est morte.

X

O narcisses et chrysanthèmes
De ce crépuscule d'automne
Où nos voix reprenaient les thèmes
Tant tristes du vent monotone !

Des enfants dansaient sur la route
Qui mène vers la lande noire
Où hurla jadis la déroute,
Sous la lune, des rois sans gloire.

Nous chantions des chants des vieux âges
En allant tous deux vers la ville,
Toi si grave avec tes yeux sages
Et moi dont l'âme fut si vile.

Le jour tombait au son des cloches
Dans l'eau lente de la rivière
Qui charriait vers des mers proches
La flotte à la noire bannière.

Nous fûmes trop fous pour comprendre
Les présages du crépuscule :
Voici l'ombre où l'on croit entendre
Les sanglots d'un dieu qui recule.

La flotte a fui vers d'autres astres,
Les enfants sont morts sur la route,
Et les fleurs, au vent des désastres,
Ne sont qu'un souvenir de doute.

Sais-tu le chemin de la ville,
Toi si grave avec tes yeux sages ?
Ah ! mon âme qui fut trop vile
A peur des chansons des vieux âges !

XI

Nous avons quitté ce soir la grand'ville
Où nous marchions seuls, les yeux dans les yeux.
Entends-tu là-bas, comme des adieux,
Les cloches des morts sonner la vigile?

Le soleil n'est plus, ô sœur puérile,
Mais n'ayons pas peur de l'ombre en les cieux;
Nous saurons trouver, après les aïeux,
La bonne maison d'accueil et d'asile,

Celle de la croix où Dieu promet l'or,
La myrrhe et l'encens et tout son trésor
Aux pauvres amants frappant à sa porte.

Prie un peu pourtant pour le péché d'hier,
Et donne ta main si faible et si forte :
Voici venir l'heure où l'on voit moins clair.

XII

Je ne sais plus en quelle contrée
D'étoiles et de roses de lune
Je t'ai perdue en cette vesprée
Où nos voix se turent l'une après l'une.

Au loin, c'est comme un murmure d'ondes
Coulant vers une mer inconnue.

Nos yeux suivaient le rêve des mondes,
Et notre âme attendait la venue
Du Christ ou de la Vierge Marie
Dans les roses de lune et les étoiles.

Au loin, le vent, comme un Dieu qui prie,
Souffle vers la mer l'essor des voiles.

Nos mains cherchaient l'ancienne caresse
Et nos lèvres la vieille parole;
Mais nos gestes étaient de détresse,
Et nos mots tels un oiseau qui s'envole.

Au loin, comme des oublis, les feuilles
Voguent vers la mer où dort l'automne.

Ses yeux et ses lèvres que tu cueilles,
Dieu d'hiver dont le soleil s'étonne,
Refleuriront-ils comme les roses
Et les étoiles que nous aimâmes ?

Au loin, l'air est plein de voix moroses
Et la mer chante la mort des âmes.

XIII

La nuit, dans un pays de fleurs
Tristes comme tes yeux, ô Bonne,
J'ai tressé pour toi la couronne
  Mystique des sept douleurs.

Ci l'amarante et l'anémone,
Le souci, la rose et l'iris,
Avec l'asphodèle et le lis
  Des urnes d'or de l'automne.

Mon âme, qui se sent mourir,
Comme la lune, en leurs corolles,
Ne sait plus le sens des paroles
  Dont tu voulus l'attendrir.

Aux eaux oublieuses du fleuve
Qui coule vers la mer sans nom,
Il faudra, le voudrais-je ou non,
  Qu'un soir d'effroi je m'abreuve.

Voici ces fleurs des anciens cieux :
J'en vais cueillir d'autres, ô Bonne,
Dans des pays d'ombre où l'automne
Est triste comme tes yeux.

INTERLUDE DE CHANSONS

I

Mon âme, en une rose,
Est morte de douleur :
C'est l'histoire morose
Du rêve et de la fleur.

Je n'irai pas la dire
Sur les routes du roi ;
Je crois, Dame et Messire,
Que vous ririez de moi.

Voici le vent d'automne
Sur mon âme et les fleurs ;
Et pourtant je m'étonne
De tout ce ciel en pleurs.

O rose de mon rêve,
Fleuriras-tu jamais ?
Naîtras-tu de sa sève,
Amour, aux futurs Mais ?

II

Des fleurs du soir plein tes mains,
  Tous les cieux dans tes yeux,
Et l'espoir des lendemains
  Dans tes yeux et les cieux,

Tu vins par la plaine jaune
  En ce froid mois d'automne,
O la donneuse d'aumône,
  Dont le pauvre s'étonne.

Chantons de vieilles chansons
  Pour l'amour du passé,
Et tels des enfants lançons
  Tes fleurs au jour lassé.

On dit que sur la montagne
  Tombe déjà la neige,
Mais qu'importe à qui regagne
  L'âtre où le feu s'abrège ?

Ce sera bientôt pour nous
  Baisers et bon sommeil,
Mienne, et dans nos bras jaloux
  L'oubli du vieux soleil.

III

O paix de ce pays d'ici
  Où jadis nous nous aimâmes
  Par nos corps et par nos âmes,
O paix de ce pays d'ici!

Le crépuscule dans les arbres
  Dont tous les oiseaux sont fous
  De s'être aimés comme nous,
Le crépuscule dans les arbres!

Et ce fleuve sous la forêt
  Où, sœur folle des automnes,
  Tu cueillais les anémones,
Et ce fleuve sous la forêt!

Sais-tu ce que nous dit le fleuve
  Qui pleurait dans les roseaux
  — Soupirs des vents et des eaux —
Sais-tu ce que nous dit le fleuve?

Il nous dit : Craignez la forêt
  Dont au carrefour des doutes
  On ne connaît plus les routes.
Il nous dit : « Craignez la forêt ! »

Mais nous n'avons pas peur des arbres
  Lourds du tumulte des vols
  Et des chants des rossignols ;
Mais nous n'avons pas peur des arbres.

O paix de ce pays d'ici,
  La voix des eaux est mensonge,
  Et tu ne peux être un songe,
O paix de ce pays d'ici !

IV

Des lauriers, des lilas et des lys
  Pour ma sœur des oiseaux,
Qui pleure les jours de jadis
    Au bord des eaux !

Le fleuve se hâte sous le vent,
  Vite, comme un oubli,
Vers la mer de la mort, avant
    L'effort faibli.

O sœur ! ô sœur ! où sont les oiseaux
    Pépiant à tes doigts,
Lorsque tu soufflais aux roseaux
    L'âme des bois ?

Ce vent venu du pays des fous
  Rebrousse au loin leurs vols ;
Ma sœur, va prier à genoux
    Les rossignols !

Oublie un peu que tout a été
  Tel un rêve en sommeil :
Les fleurs et les oiseaux d'été
    Et le soleil.

Des nénuphars blancs et des iris
  Pour ma sœur des oiseaux,
Et pleurons les jours de jadis
    Au bord des eaux !

V

O ma Dame des pavots,
Si pâle en ta robe d'automne,
Pourquoi pleurer les renouveaux
Morts en ce fleuve monotone?

Tes rêves, au gré lent des eaux,
Voguent vers des mers moroses
Par où volèrent les oiseaux
Au pays des fleurs toujours roses.

Le chemin connu de nos pas
Se perd sous la nouvelle lune;
Ma Dame, ne sais-tu pas
Quel désir d'oubli m'importune?

Soyons les amants du sommeil
Au vent qui souffle sur les feuilles;
Oublions le nom du soleil
Sous les pavots que tu cueilles.

VI

Elise, Liliane,
Gertrude, Viviane
  Et sœur Isabelle!
Chacune sous la lune
Chantant l'une après l'une,
  Si belle! si belle!

Des iris et des lis
Sous les volubilis
  Du jardin des pleurs!
Vos parfums firent peur
A mon si faible cœur,
  O les fleurs! les fleurs!

Folie, ouvre les portes
De ce jardin de mortes
  A la saison qui sonne!
C'est les cloches, les cloches
Chantant aux vallons proches
  L'automne! l'automne!

Elise, les iris,
Liliane, les lis,
  O femmes! ô fleurs!
Quel fut donc mon chagrin
Dans cet ancien jardin
  Des pleurs — de mes pleurs?

VII

O Passantes, faites le signe
Du pardon et de l'infortune
Sur l'âme qui meurt comme un cygne
Blessé par l'archer de la lune.

Un chien noir aboie à la lune
Au fond de la forêt du cygne
Où les sept sœurs de l'Infortune
Cueillent des fleurs, et font un signe.

Quel fut donc le sens de ce signe
Qui flétrit de son infortune
Les fleurs chastes comme le cygne
Dont l'essor saigne sous la lune ?

O les Passantes de la lune,
Lancez un anneau d'or au cygne
Et partez, sœurs de l'Infortune,
Vers les amants qui vous font signe.

AME D'AUTOMNE

I

Au bord de la lointaine grève
Où nous conduisit la Chimère,
Puisez dans la coupe du rêve,
O mes frères, cette onde amère.

En l'azur du soir les sirènes
Nous chanteront, surnaturelles,
L'histoire des rois et des reines
Qui moururent d'amour pour elles.

Oubliez le casque et l'épée
Dont la cime et la lame en flamme
Tonnèrent dans mainte épopée,
Vainement, pour l'Or et la Femme.

C'est ici le pays du rêve :
Abreuvez-vous de l'onde amère,
O frères, au bord de la grève
Où nous conduisit la Chimère.

II

Au son des tambours et des cymbales,
Ils s'en venaient par les routes roses,
Chantant et lançant en l'air des balles

Qu'ils rattrapaient, experts à ces choses,
Dans des coupes. Ils allaient aux fêtes
Où l'on couronne les fous de roses.

Et par la bride ils menaient des bêtes
Aux housses de pourpre, avec des plumes
Enormes qui tremblaient sur leurs têtes.

Puis dans l'azur matinal des brumes
Filèrent des chars d'or où les belles
Sonnaient les grelots de leurs costumes.

Dans la venelle, des ribambelles
D'enfants dansaient devant la parade.
A leurs poings tremblaient des colombelles.

Or quand eut passé la mascarade,
Je rêvai d'aller mimer l'amour,
Comme eux, sur les tréteaux et l'estrade.

Et depuis les chansons de ce jour,
Mon âme éprise de toutes feintes
Guette au bord des chemins le retour

Des baladins et des femmes peintes.

III

Je suis né dans une ville d'or
Dont au crépuscule tours et dômes
Reflètent leur irréel décor
Dans des mers qui baignent des royaumes.

Il y passe, sous des étendards,
Des rois fous d'avoir suivi la lune
Jusqu'à la pâle île des brouillards.
Et du port l'on voit, l'une après l'une,

Fuir, ouvrant la voile au vent lointain,
Des galères d'or aux hautes poupes
Où des reines lourdes de butin
Boivent le sang du soir dans des coupes.

La ville est maudite de Celui
Dont le temple est désert sur la place
Depuis que ses prêtres blancs ont fui
Sous les pierres de la populace.

Et des monts où les gardiens des tours
Hérissent leurs armes vers les astres,
Un soudain tonnerre de tambours
Tombe, tremblant aux futurs désastres

Qui feront hurler d'horreur les rois
Blottis comme des gueux sous les porches,
Et siffler le feu jusqu'aux beffrois
Sonnant l'heure des porteurs de torches.

IV

Mon royaume est plein de cavalcades
Caracolant vers des plaines d'or
Aux fanfares magiques d'un cor
Qui décèlera les embuscades.

Vers l'Occident surgissent, vermeils,
Les pinacles de la Cité sainte,
Où dix mille étendards, sur l'enceinte,
S'empourpreront du sang des soleils.

Tôt tonneront, avec les cymbales,
Les tympanons des Barbares noirs,
Signal de la bataille des soirs
Qui cabrera les pâles cavales.

Les haches heurteront de l'estoc
Les casques incrustés d'escarboucles
D'où s'écrouleront, rouges, les boucles
Des Païens rebroussés sous le choc.

Et leur Prince, sonnant les alarmes,
S'échouera dans les flaques de sang
Aux foudres du cor retentissant
Par-dessus le vacarme des armes.

Je tordrai dans mon poing les cheveux
Des folles qui pleurent sous les tentes
La déroute des hordes chantantes
Dont elles assouvissaient les vœux.

Que l'on danse d'amour devant l'Arche
Qui nous mène, au rire des clairons,
Vers la rive où, doux, nous puiserons
L'oubli de la lutte et de la marche !

Je vous livre tout l'or du Trésor,
O vous de la croisade des rêves,
Et les gemmes frivoles des grèves
D'où la tarasque prend son essor.

Car seul dans le temple du Silence
Où mourra la voix de vos adieux,
Je veux ravir, comparable aux dieux,
La Coupe, la Couronne et la Lance.

V.

L'étendard que mon bras de rebelle
Déroula sur les terres du rêve
Tremble aux tours du palais de la Belle
Pour que son peuple en rie. Et le glaive

Que trempa dans le sang des chimères
Quelque héros aïeul de ma race,
S'est brisé dans mes mains éphémères
Contre l'Ange à la rouge cuirasse.

Prince de si triste renommée,
Me voici, revenu des désastres,
Sur la route où jadis mon armée
Chevauchait en chantant vers les astres.

Nul, hélas! n'enguirlande de roses
Cette lance où miroite la lune.
Ah! les jours de retour sont moroses
Aux maudits de la folle fortune!

La douce diseuse d'aventure
Qui pleura sur le seuil de sa porte
Quand je lus dans l'occulte écriture,
Je sais par les signes qu'elle est morte.

Et mon âme qui d'amour tressaille
Revole vers la terre du rêve,
Où vaincu dans l'ultime bataille
Je perdis l'Etendard et le Glaive.

VI

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire ?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête ?

Ou sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps ?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

VII

Je suis mort au bord de la grève
D'un pays dont je fus roi :
Las moi ! qu'ai-je trompé le rêve
Des blancs guerriers de la foi ?

Leurs trompettes d'or dans l'automne
Tonnent, et leurs cris de deuil
Vibrent dans le vent monotone
Qui souffle sur mon cercueil.

Dans ma main se rouille l'épée
Qui flamba sur maints combats
Quand les chantres de l'épopée
Suivaient l'éclair de mes pas.

Tout est fini. La Renommée
Ne sacrera plus ce front
Des fraîches palmes d'Idumée
Qui sauvent de tout affront.

Et les vierges qui par les routes
  Semaient sous mon char des lys,
Je crois qu'elles vont s'enfuir toutes,
  Riant des jours de jadis.

Pourquoi pleurer les infidèles
  En mon éternel sommeil ?
Je sais que quand les hirondelles
  Voleront vers le soleil,

Tu viendras, ô Reine du rêve,
  De l'hiver des mers du Nord,
Ravir mon âme vers la grève
  Où tout souvenir s'endort.

VIII

Roses trop rouges de mon désir,
Je vous effeuille au bord de cette onde
Où venait se mirer le Plaisir
Sous son masque usé comme le monde.

Du bleu des monts où naît le matin,
Cent bateaux dont la poupe se bombe
Se laissent voguer, lourds de butin,
Vers la mer où le soleil succombe.

Mon âme amante des nénuphars
Voit passer devant elle la flotte
Brave de clairons et d'étendards
Sans ouïr l'appel du roi-pilote.

C'est demain le réveil en la mer
Pour ceux-là qui descendent le fleuve.
— Ecoute les cloches de l'hiver
Qui sonnent pour les autres l'épreuve.

Et prie à genoux parmi les fleurs,
Roses trop rouges que tu tortures,
Nénuphars où pleurent tes douleurs,
Pour tous les fous de ces aventures.

La nuit douce à tes souvenirs las
Pose ses pas d'oubli sur la grève.
Dors au pays des fleurs et des glas
Et rêve que la vie est un rêve.

IX

La porte de la triste maison
Où s'abrita le rêve des ans
S'est close aux neiges de la saison
Dont frissonnent les nouveaux enfants.

La route ne connaît plus les rois
Qui passaient dans des bruits de tambours,
Ni les prêtres droits sous leurs orfrois,
Ni les bouffons et les troubadours.

Vainement les pauvres impotents,
Leurs pieds sur le seuil, chantent en chœur
D'importunes chansons du vieux temps
Sous le houx qui saigne comme un cœur.

Celle et celui qui leur donnaient l'or
Sont morts d'avoir eu peur de l'hiver
Dans la maison où l'horloge encor
Marque, sans le savoir, l'heure d'hier.

Le jardin se perd vers les confins
De la forêt interdite au jour
Qui hérisse en menace ses pins
Autour des trois croix du carrefour.

Et contre le crépuscule roux
L'on voit fuir sous les corbeaux du sort,
Comme une horde noire de loups,
Les vengeurs qui hurlent à la mort.

X

Le lierre noir et la rose églantine
Défendent les portes du jardin
Où le soir d'un printemps qui s'obstine
Est tout d'azur et d'incarnadin.

Dehors s'éplorent les folles fontaines
Qui virent mi-mort d'amour l'Enfant
Venu par les routes incertaines
Vers ce seuil du rêve triomphant.

N'ayant connu ni la magique épée
Que ne rouille pas le sang des fleurs,
Ni la parole de l'épopée
Par laquelle s'enfuit l'heure en pleurs,

Il s'agenouilla, très las, dans la poudre
De la route ouverte à tous les pas
Où les chars font le bruit de la foudre
Et leurs sonnailles celui d'un glas.

Quelles flûtes se dirent, dans les roses,
La victoire du soir sur celui
Qui crut servir l'esprit et les choses
Du lendemain et de l'aujourd'hui?

O pâle Enfant désireux des corolles,
Close longtemps est la porte d'or
Que seules descellent les paroles
De ceux qui veulent le vrai trésor.

Laisse-toi donc dormir hors de l'enceinte
Où chante le dernier rossignol;
Sache croire que l'attente est sainte,
Et donne à tes seuls rêves leur vol.

Et peut-être enfin les portes de flamme
S'ouvriront-elles à ton appel
Sous l'aube où les fleurs, ayant une âme,
En feront sauter le triple scel.

XI

Mon âme tant malade s'endort,
Sœur, au son de ta chanson nocturne :
Un lys noir a fleuri dans l'urne,
Le roi de cè pays est mort.

De lointains luths scandent tes paroles
Que je ne comprends plus, ô ma sœur.
Semez, mes mains, avec douceur,
Des étoiles et des corolles.

Oh ! du silence pour écouter
Ce que soufflent les anges funèbres !
Drapeaux du roi dans les ténèbres,
L'heure des fous vient de tinter.

Des vols d'aigles tonnent sur ma tête
Dont s'ensanglantèrent les regards :
O mort, ouvre tes yeux hagards,
Dans la tempête, à la conquête.

Mes rêves noirs ont pris leur essor
Vers une ville à la tour penchée :
Voici passer la chevauchée
Des princes sous la lune d'or.

Oh ! des baisers, ma sœur, sur mes lèvres,
Et tes mains sur mes yeux, ou je meurs :
Tôt hurleront toutes les peurs
Dans le rouge palais des fièvres.

Plus de lune ! mon âme s'endort,
Tant folle, à cette heure taciturne :
Un lys noir a fleuri dans l'urne,
Le roi de ce pays est mort.

XII

Les sept fontaines sont taries
Qui jaillissaient dans la grand'place
De la ville où la populace
    Accourait rire au féeries.

Sur le palais dont les cent porches
Ne s'ouvriront plus à l'attente,
Tombe la nuit épouvantante,
    Lourdement, sans bruit ni torches.

La danse est dansée aux terrasses
Où ne vibreront plus de cordes :
Le Conquérant, avec ses hordes,
    A passé, fuyant ses traces.

Seule parmi les fleurs fanées,
Celle qui survit à la vie
File en chantant à voix ravie
    Le lin rouge des années.

Là-bas la route des désastres
Monte vers la montagne sombre
Où la Fileuse entend, dans l'ombre,
    Tonner la chute des astres.

XIII

Rouge en la cathèdre royale,
Parmi les trompettes de fer,
Elle impose en reine d'enfer
    Ses lois à la gent déloyale.

D'un bandeau de pourpre à clous d'or
S'écroule l'azur de ses boucles
Jusqu'à ses doigts lourds d'escarboucles
Qui serrent la clef du trésor.

Sur sa simarre à larges barres
Rayonne au soleil des orfrois
Le féroce blason des rois
Qui massacrèrent les barbares.

Dans la salle des étendards
C'est soir d'affolante épouvante;
Sur les routes il pleut et vente,
Au gibet dansent les pendards.

Une trompette sonne et tonne
Au haut de la tour du manoir,
Et l'on entend au fond du noir
Les pas du bourreau qui tâtonne.

Ce qu'oyant, le fou de la cour,
Dont tinte en tremblant la marotte,
Chante de sa voix qui chevrote
Un ancien virelai d'amour.

Sur la couche à lourdes courtines
Que froisse son singe badin,
La Reine étrangle un baladin
De ses étreintes serpentines.

Dans l'ombre des couloirs couverts
D'où jaillit un éclair de bagues
Sifflent, hors des fourreaux, les dagues
Des pages pervers aux yeux verts.

Et les flambeaux chus des pilastres
Ont mis feu, sous le vent des pas,
Aux plis frissonnants des lampas
Fleuris d'or comme les cieux d'astres.

C'est la révolte et les bûchers
En la nuit de la décadence
Où le peuple aux yeux jaunes danse
Autour du tocsin des clochers.

Et du haut d'une hallebarde
Où s'enroule un obscène écrit
La tête de la Reine rit
Aux crachats sanglants de sa garde;

Rit! car en le secret trésor
Qu'ont à jamais sacré les flammes,
Sous la cendre des oriflammes
Resplendit sa couronne d'or!

LE JEU DES ÉPÉES

1897

A LA MÉMOIRE D'EPHRAÏM MIKHAËL

DÉDICACE

Frère, qui t'a dit mort? Certes la porte est close
Qui donne sur la nuit où se turent tes pas,
Et ceux qui près du feu devisent de la rose
S'étonnent que ta voix ne leur réponde pas.

Mais d'autres sont entrés par la porte de l'aube,
Et nous dirent ton nom consacré par tes chants;
Et nous sûmes alors, malgré l'Hôte qui daube,
Que tu n'étais pas mort au carrefour des champs.

Tu nous guettes, ô Frère, aux carreaux de l'auberge,
Et le Passeur t'attend encore sur la berge.
Si l'on faisait silence, on entendrait couler

Tes larmes sur le seuil qu'éclaire un peu la flamme,
Et voici que le vent nocturne va troubler
Ton ombre dans les fleurs où revivra ton âme.

CHRYSOSTOME

A Stéphane Mallarmé.

Le Poète éperdu sanglotait sur les roses
Pour n'avoir pu cueillir, avec leur vain parfum,
Que pétales éparpillés au vent défunt,
Souvenirs de baisers au seuil de portes closes.

Le magicien vint qui connaît toutes choses
Et lui dit à genoux le secret opportun
Qui fait revivre, rouge en l'âme de chacun,
La rose plus réelle, hélas! d'être sans causes.

Et depuis, dans la nuit où dort tout front mortel,
Pour recréer les fleurs aux mots du sortilège,
Le poète, priant sous la croix de l'autel,

Tend ses lèvres — baiser pour d'autre sacrilège! —
A la flamme des cieux dont son rêve s'éprit,
Comme un calice où Dieu déversera l'esprit
Qui perpétue avril au milieu de la neige.

FOLIE

J'ai perdu ma raison dans une cité vieille
Où l'on entend le bruit fin des rouets, la nuit;
Le gardien des drapeaux, droit sur les remparts, veille
Sur la plaine et le port, où nul fanal ne luit.

Une eau très lente y berce le sommeil des cygnes
Au pied de l'escalier du palais des Infants,
Où des vieillards ployés sous d'antiques insignes
Disent aux futurs rois le mensonge des ans.

Sur la tour de l'horloge on voit, l'une après l'une,
Servantes de chaque heure et de l'éternité,
Des reines élevant des coupes à la lune,
Mourantes et semblant lasses d'avoir été.

Parfois, rappel des temps de prière, une cloche
Puis deux sonnent au cœur d'invisibles beffrois;
Mais nul ne peut me dire si l'église est proche
Où le sauveur m'appelle avec tous à sa croix.

Et c'est surtout, partout, sur le rouet des vierges,
Qui travaillent au fond des anciennes maisons,
Dans leurs alcôves d'or où clignotent des cierges,
Le froissement du lin des futures saisons.

Et je vais, me heurtant le front à chaque porte,
Voulant saisir un fil qui s'échappe à mes mains.
Qu'importe si l'on rit? Ma raison n'est pas morte
Quand j'entends les rouets chantant les lendemains.

LE TRISTE DOMAINE

Mon domaine est celui de l'automne :
Tous mes châteaux, au bord des étangs,
Y rêvent aux guerres du vieux temps
Sous leurs tours que le lierre lourd festonne.

Faible comme un regret, le soleil
S'achève dans les vasques de marbre
Où l'eau verte croupit; et chaque arbre
Ouvre ses nids aux ailes du sommeil.

Le vent semble la voix d'un fantôme
Revenu pour remourir d'amour
Au rendez-vous faux du carrefour
Où le petit temple arrondit son dôme.

Parfois on entend qu'un enfant rit
Dans la maison lointaine du prêtre
Dont la lampe, au bord de la fenêtre,
Luit comme la flamme du Saint-Esprit

Puis rien. Seul un platane balance
Sa cime dont les feuilles, la nuit,
Se frôlant lentes, presque sans bruit,
Font à peine frissonner le silence.

Le seigneur du domaine, c'est moi
Qui traîne au fond des anciennes salles,
Au pied des armures colossales,
Sa honte de ne pouvoir être roi.

PANIQUE

Tu me disais : « Voici mes seins, voici mes lèvres,
Voici mes mains savantes à toutes caresses,
Voici mes frais cheveux où dormiront tes fièvres,

Voilà le lit jonché de fleurs pour nos tendresses,
Et les lampes en l'alcôve, ou mieux, les ténèbres,
Si la nuit, mon Poète, est douce à tes détresses.

Car je veux être la femme que tu célèbres,
Bien-aimé qui ne m'aimes pas, et je veux être
Celle que tu pleureras sur les seuils funèbres.

Je t'aime! je t'aime! je t'aime! et sois-moi traître,
Qu'importe? pourvu qu'aux heures qui seront nôtres,
Je puisse à tes genoux te proclamer mon maître.

Et si tu méprises ce corps que pourtant d'autres
Ont trouvé trop beau pour ne pas en mourir, daigne,
Oh! daigne avoir pour moi la pitié des apôtres!

Je suis Madeleine. Voici mon sein qui saigne.
Voici mes lèvres en flamme et mes mains en peine,
Et mes cheveux épars sur tes pieds que je baigne

De larmes. — Tu dis non? — Alors, ô douleur vaine!
Accorde à cet amour qui plus ne se rebelle,
Pour qu'au moins tu te souviennes de moi, ta haine. »

Ainsi me parlais-tu, femme qui fus trop belle!
Pourquoi, voyant ces mains que mon âme redoute,
Et ces lèvres aux chauds baisers de colombelle,

Et ces seins sous ces cheveux, et ta splendeur toute,
Me suis-je, comme un fou pressentant des désastres,
Enfui vers où? vers où? par la mauvaise route

Où tonnait, au chant des vents, la chute des astres?

L'INUTILE VAINQUEUR

C'est un masque qui rit au mur
Sous la colère d'une épée
Que cette main dans l'épopée
N'osa brandir contre l'Impur.

Un parfum — fût-ce d'une amante? —
Remémore, en rares moments,
L'ancien éveil des instruments
Sous les doigts de la nécromante.

Voici que se fanent les lys
En l'or incrusté d'un ciboire
Où la chair souhaiterait boire
L'oubli des péchés de jadis.

Mais que fait la honte de vivre
A ce baladin, fils de roi,
Qui calme son nocturne effroi
Aux chants silencieux du livre?

Il fut l'inutile vainqueur
De tous ceux qui crurent au verbe!
Mais, las! il n'eut pas la superbe
De barder de fer son vain cœur.

Le voici, frêle hoir des années,
Sans gloire sauf celle d'un nom
Que les aïeux sous le pennon
Hurlaient aux rouges destinées.

C'est un masque qui rit au mur
Sous la colère d'une épée
Que cette main dans l'épopée
N'osa brandir contre l'Impur.

LE PÈLERIN

Voici cette ombre au bord du sentier de soleil
Et le clapotis d'or d'un ruisseau sous les saules,
O pèlerin de deuil qu'ont apâli les geôles
Du barbare et maigri les marches sans sommeil.

Trêve à ton vain voyage ! Ici rira l'éveil
De la naïade au vert des roseaux que tu frôles,
Et tu sauras ravir, pâmé sur ses épaules,
La rose des baisers à son rêve vermeil.

Mais redressant d'un geste ascétique ton torse,
Et les larmes aux yeux, et l'âme, hélas ! sans force,
Tu tournes tes pas las, là-bas, vers le manoir.

Car, tonnerre de bronze en le silence agreste,
Sonne, des tours du bourg ravagé par la peste,
Le bourdon qui te somme à quel noir désespoir !

NUPTIALE

A Andhré des Gachons.

Les portes du paradis de vie
Ont ouvert large leurs vantaux d'or
A l'appel de l'épée et du cor
De l'Amant dont la route est gravie

Vers l'Amante demandant aux roses
Pourquoi, depuis qu'il partit un soir,
Il n'est pas venu, le prince et l'hoir,
Ceindre de bagues ses doigts moroses.

Mais le voici dans le crépuscule,
Eclaboussé du seul sang des fleurs
Et charmant du geste tous malheurs,
Héros qui fait que l'ombre recule.

Et la Princesse sur sa cuirasse
Que bossela la dent du dragon,
Pose son baiser comme un pardon
Et le sceau de la future race.

Ils vont, lui flamboyant sous ses armes
Où s'écrasent les dards du soleil,
Elle ouvrant ses lèvres au vermeil
Sourire, et ses yeux aux bonnes larmes.

Et sur la marge de la fontaine
Dont l'onde abreuve des fleurs de feu,
Ils ont, pour le baptême et le vœu,
Ployé leur attitude hautaine,

Sans songer, à cette heure suprême,
Que sur l'Océan de l'avenir
Où le lustral ruisseau court finir,
Les attend la nocturne trirème.

LA FILLE A LA FONTAINE

A Numa Gillet

Les filles de l'amour se penchent sur la source
Sourde où les nénufars attirent le désir
Des lèvres et des doigts ouverts pour les saisir.

Toutes en haletant ont suspendu leur course
En cercle autour de l'eau qui reflète leurs yeux
Azurés d'avoir vu tant de fleurs et de cieux.

Elles ont tu leurs voix en liesse. La plus folle
Tient ses seins; et son souffle à peine siffle-t-il
Sur sa langue qui pointe un peu comme un pistil.

Au gré lascif du vent, sa chevelure molle
S'épanche en boucles d'or de la nuque aux genoux
Mi-ployés sur la marge où meurent les remous.

Bientôt ses sœurs, la brune, la blonde et la rousse,
S'en vont, ayant eu peur de l'eau qui les mirait.
Seule, celle-ci reste, ainsi qu'une qu'attrait

Le mystère des fontaines. Et sur la mousse
Ses immobiles mains sont comme mortes, tant
Le poids léger des seins les lasse maintenant.

L'ombre s'allonge au fur de la chute des heures,
Et la cloche du soir appelle en le vallon
Les filles pour la danse au son du violon.

Seule celle-ci reste au bois, loin des demeures,
Et sa voix peu à peu s'élève en la chanson
De l'amante perdue au jour de la moisson.

Puis, grave, elle s'est tue. Et quand au pâturage
Les clarines des bœufs ont cessé lentement
De tinter, la folle qui ne veut pas d'amant

S'est inclinée enfin vers son propre mirage,
Et tremblant à l'abri murmurant d'un bouleau,
Elle a baisé sa bouche irréelle dans l'eau.

A PUVIS DE CHAVANNES

Préludant sur la lyre à l'ombre rose des marbres,
Les filles et les fils de ta Muse aux yeux sages,
Couchés ou droits selon la ligne des paysages
D'où s'élève à l'entour la prière des arbres,

Chantent les jours du monde où les hommes, tels qu'en rêve,
Vivaient, amants des bois, des champs et des fontaines,
Pour mourir, blanchis d'ans, loin des routes incertaines,
En rendant grâce aux dieux pour leur bonté trop brève.

Ces simulacres peints aux murailles de nos villes
Rappellent par ton art, ô Maître, aux mauvais hommes
Le paradis antique où les pères dont nous sommes
Joignaient des corps plus beaux à des âmes moins viles.

C'est pourquoi nous venons, nous, enfants des mêmes astres,
Offrir à ta vieillesse immortelle nos palmes,
Pour mieux venger par toi, sur le seuil des temples calmes,
La Déesse haïe en ce temps de désastres !

LA CHANTEUSE A LA BAGUE

A Madame Hélène Linder.

Dame aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne
Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger,
Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger
Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez sur un air monotone
La chanson d'un poète au rêve mensonger
Qui sous ce ciel en feu m'a longtemps fait songer
Aux rois fous qui sont morts sans glaive ni couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son
Le soleil transperçait la pierre de la bague,
Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson
Mourait et renaissait sous le signe éphémère
De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

TRIOMPHE

Les cloches ont sonné la fête,
Chant d'allégresse et d'oraison
Sur la grand'ville qui s'apprête
A sourire en chaque maison.

Ce sont banderolles de soie
Des balustres jusqu'aux balcons
Des palais d'où vole la joie
Des éperviers et des faucons.

Car voici revenir le Prince,
Avec trompettes et tambours,
De sa plus lointaine province
Où l'avaient leurré ses amours.

Parmi pennons et pertuisanes
Il caracole en casque d'or
En tête de ses courtisanes
Et des porteurs de son trésor.

Ses fous ont les bras pleins de roses
Qu'ils lancent, en dansant, en l'air
Et fripant leurs marottes roses
Dont les grelots font un bruit clair.

De leurs doigts alourdis de bagues
Ses mignons à léger toquet
S'en vont, jonglant avec leurs dagues
Ou jouant, vifs, du bilboquet.

Au poing des palefreniers nègres
Cent chevaux à caparaçons,
Remuant des plumes allègres,
Piaffent, lustrés de blancs frissons.

Puis, lourd d'épieux et de fascines,
C'est le troupeau des éléphants
Que conduisent de leurs houssines,
Nus comme l'Amour, des enfants.

Enfin, après toutes les bêtes
Qu'escortent, armés de gourdins,
Les dompteurs musclés de ces fêtes,
S'avance, entre les hauts gradins,

Traîné par mille mains d'esclaves
Et salué de mille cris,
Le char de la reine des braves
Dont le peuple entier s'est épris.

Et nul, sauf au seuil de l'église,
Le pauvre mendiant sans yeux,
Ne voit, malgré qu'on dise et lise,
La ville brûler jusqu'aux cieux

Pour avoir trop aimé la femme
Dont la main prête à tout forfait
Brandira l'épée et la flamme
Au front du Prince qu'elle hait.

LA VILLE MORIBONDE

A Edmond Pilon.

C'est la Ville malade et lasse comme une mère,
Qui dort d'un lourd sommeil au bord d'un fleuve de mort.
Tant de ses fils, jadis, casqués d'ailes de chimère,
Sont partis, poings crispés à leur bannière éphémère,
Qu'elle a peur, ce soir-ci, des souvenirs du sort.

Aussi dort-elle, au son monotone de ses cloches,
Auprès du pont de pierre où nul voyageur ne va
Plus. Et tous ses chemins qui mènent, par bois et roches,
Avec des croix de fer aux bornes, vers les champs proches,
Sont déserts, car bientôt l'Effroi va passer là.

Ses petites maisons s'accroupissent sur la rue,
Pignons penchés, fenêtres closes comme des yeux,
Afin de retenir dans l'ombre soudain accrue
Leurs larmes de lumière. Et la vie est disparue
Avec le bruit des pas des vieilles et des vieux.

Ceux-ci, lents, ont gravi la pente de la colline
Pour aller à l'église où la Vierge, lourde d'or,
N'exauce plus les vœux de leur foule qui décline
La parole et le chant de la prière latine
Dont le sens leur est clos comme un ancien trésor.

Parfois l'orgue s'éveille en des sanglots que saccade
Tout le regret des temps ; et jusqu'au fleuve de mort,
Et par delà le pont de pierre et l'estacade
Tonne sa voix pleurant les pompes de la croisade
De jadis, où la Foi rendait tout homme fort.

Et les bateaux pourris que retiennent les amarres
Au bord du quai moussu, semblent alors tressaillir
Dans un désir d'essor vers la terre des Barbares,
Là-bas sur la mer noire où l'on ne voit plus les phares,
Loin de la Ville, enfin, qui ne sait que vieillir.

AVENTURE

A Élémir Bourges.

Sur son vaisseau que bosselle l'or,
Le prince à la chevelure blonde,
Ayant passé les portes du monde,
Part à la conquête du trésor.

Les voiles de lin s'enflent au vent
Qui souffle de la bouche des anges.
Les rames, loin du fleuve et des fanges,
Battent les flots sous le jour levant.

Voici que les trompettes d'argent
Eclatent sous le dais de la poupe
D'où le Prince lance au loin sa coupe
Comme offrande à l'Océan changeant.

L'étendard de roses et de lys
Lourdement se déferle à la proue
Où l'hippocampe sculpté s'ébroue
Comme révolté contre jadis.

Et les marins riant au zéphyr
Qui leur fait oublier les tempêtes,
Chantent les pays bleus où les bêtes
A l'aube ouvrent des yeux de saphyr.

Seul le Prince qui par le secret
Des vents, des étoiles et des lames
Sait que sa main secouera les flammes
Sur les villes de l'ancien regret,

Déplore le renaissant espoir
De ses suivants dont, au creux des combes,
Nulle croix ne marquera les tombes
Eparses sous les soleils du soir.

LE RETOUR DES VIEILLARDS

A René Philipon.

Nous revenons par hordes des défaites et des conquêtes
Et des mers qu'écumèrent les proues de nos vaisseaux,
Nous, les vieillards aux yeux éteints, aux discours sots,
Qui surgissons, la barbe épaisse de sang, à vos fêtes.

Nos pieds se sont meurtris aux cailloux de la route
Quand sur nos boucliers tintait le fer des dards,
Et nos mains tremblent d'avoir haussé les étendards
Vers le soleil, quand tonnait le tambour de la déroute.

Nous nous sommes agenouillés à l'eau luisante des fleuves
Pour y tremper nos fronts brûlés par les étés,
Et nous avons, quand grondait l'incendie des cités,
Bu dans les coupes du Temple l'oubli de nos épreuves.

Jadis, quand nous heurtions du pommeau de nos épées
Les portes bardées de cuivre, les danseuses avec des fleurs
Et les musiciennes avec leurs flûtes en pleurs
Venaient nous consoler des dures épopées.

Mais maintenant nous en sommes au déclin de la vie,
Et nous ne connaissons plus sur le seuil des maisons,
Les femmes trop jeunes aux nouvelles chansons.
Hélas! que ne sommes-nous morts sur la montagne gravie!

La bise siffle à travers les trous de nos bannières
Que nous voulions porter à l'église des aïeux
Afin que des hommes pussent dire un jour : « Les Preux,
Dont le sang brûle encore en ces loques, furent nos pères

Mais personne, sur la route aride, ne vient à notre rencont
Portant les pains dorés et la cruche de bon vin,
Et les lyres qui sonnent sous un souffle divin,
Et les lauriers qu'à ses fils la mère agenouillée montre.

C'est à peine si nous voyons rougir sur la colline,
Dans le crépuscule où remue le retour des troupeaux
Et murmure le fredon pacifique des pipeaux,
La Ville vers laquelle notre marche lasse incline,

Celle qui a sonné des jeux de notre jeunesse
Alors que les rosiers n'étaient pas tous éclos
Au long des espaliers des petits jardins clos
Où nous connûmes l'amour, les chansons et l'ivresse.

Les enfants dont nous voudrions baiser, vieillards sans flamme,
La bouche où le joie vibre comme une abeille dans une fleur,
Nous regardent passer dans la crainte du malheur,
Comme si notre légende rouge épouvantait leur âme.

Car ils n'ont connu que la paix parmi les récoltes
Et le chant rassurant des alouettes dans l'azur ;
Leurs pères leur ont appris, l'œil louche et le verbe dur,
A craindre les trompettes annonciatrices de révoltes.

Celles-là mêmes pour qui nous serions morts au jour de gloire,
Les belles filles, nous fuient comme si nous étions des ours,
Parce que nous plions mal aux sourires et aux doux discours
Nos lèvres que crispait jadis le cri de la victoire.

Nous qui voulions annoncer aux veilleurs notre arrivée
Par les chants héroïques du passé, nous ne trouvons
Au fond de nos gosiers que des sanglots, et nous rêvons
Aux frères d'armes plus heureux qui sont morts à la corvée.

Voici nos échines prêtes à l'outrage des pierres,
Et nos mains qui ne savent plus, hélas! que mendier,
Et notre amour, ô nos fils à qui nous voulons dédier
Ces étendards avec nos casques et nos rapières.

Mais il nous reste, ô vous qui refusez l'orgueil de notre histoire,
La gloire de votre présent fait de tout notre passé!
Le vin des vieux vignobles où vous avez dansé,
C'est mêlé à notre sang que vous l'avez dû boire.

Et le pain que vous mangez, le soir au seuil des fermes,
Est pétri de la chair des pères morts dans les sillons.
Grâce à nous, vos enfants peuvent courir après les papillons
Et les amoureux s'étreindre sur la glèbe pleine de germes.

Par nos souffrances, pauvre petite ville de notre naissance, te
Et ne craignant plus les coureurs de la mort [voici forte,
Qui tourbillonnaient vers toi des plaines noires du Nord
En lançant des flèches aux astres, sifflante cohorte.

Nous les avons suivis dans le tonnerre des chevauchées,
Cent jours et cent nuits, aussi loin que nous avons pu,
Jusqu'aux rives de la mer extrême où l'on a vu,
En fuite, leurs galères sous la tempête couchées.

Mais toutes nos guerres de par le monde ne sont qu'une fable
Que les mères racontent pour endormir leurs petits,
Ou que les buveurs se répètent, les yeux abêtis,
A l'auberge de la bonne ripaille, de table à table.

Qu'importe? Toute cette ville est l'œuvre de nos rêves
Avec sa plaisance à la place de ses remparts,
Et ses fermes au lieu de ses forts épars,
Et le chant de ses cloches après le choc de nos glaives.

Notre orgueil sera plus fort que votre ingratitude
Et notre joie plus haute que votre contentement;
Nous ne vous demandons ni guerdon, ni monument,
Ni même les bras de vos enfants dans notre solitude.

Nous saurons être les héros jusqu'aux bouts de la route!
Si la gloire de nos noms hurlés dans la bataille n'est rien,
Notre histoire incitera les hommes futurs au Bien.
Même du fond de la tombe, notre foi vaincra votre doute.

Donc, en prière, nous porterons à l'église, sous la trompette
qui sonne,

Nos bannières pour que les empoigne quelque héros à nous pa
reil
Que nous attendrons, avant de mourir, en guettant le sole
Sur le seuil des maisons tristes, où nous ne connaissons plu
personne

LA VISION D'EROS

Pour un tableau d'Armand Point.

Eros, roi de la mer, des cieux et de la terre,
Apparaît, le carquois lourd de ses dards de feu,
Contre les flots d'azur d'où surgit, solitaire,
Aux premiers jours du monde, Aphrodite à l'œil bleu.

Son âme est un secret, son sexe est un mystère,
Et tel qu'il se révèle, homme et femme, le Dieu
Eveille tour à tour, lascivement austère,
En le cœur de la femme et de l'homme le vœu

Impur qui fit pleurer Achille sur Patrocle,
Et retentir Lesbos des plaintes de Sapho,
Et saigner don Juan d'Elvire à la Margot.

Et voici qu'il entend Troie immense qui brûle,
Et le cri de Leucade, et dans le crépuscule
Les pas du Commandeur descendu de son socle.

LA PRINCESSE A LA LICORNE

Pour un tableau d'Armand Point.

Lumineuse en sa robe où l'aurore a tremblé,
La Reine veut dompter, par le don du miracle,
La Licorne qui broute un tendre brin de blé,
Puis piaffe dans les fleurs, et s'ébroue et renâcle.

Malgré les jeux du paon qui s'éploie, ocellé,
Elle le mène au lieu désigné par l'oracle
Où la femme, ayant lu dans le livre scellé,
Doit surprendre le Mal et détruire l'Obstacle.

Et lorsqu'au soir du monde où Jésus vaincra Pan,
La Licorne, dont l'œil luira du feu de l'âme,
Aura sous ses sabots écrasé le serpent,

La Voyante suivra la double croix de flamme
Qu'ouvrent au ciel l'essor et le glaive brandis
De l'Ange qui défend le prochain paradis.

FUNÉRAILLES

D'avoir, roi, ravagé les rivages de cette mer
Où ses galères, tremblant du tonnerre des trompettes,
Mordaient, dans l'écume et le sang, de leurs rostres de fer
Les tours en feu d'où sifflaient les flèches des arbalètes,

Il se lassa. Donc dans ses palais, loin des flots amers,
Il laissa mourir son âme au son des flûtes de fête,
Esclave des enchanteresses qui parfument l'air
De danses, et des bouffons qui poussent des cris de bêtes.

Mais l'Archange noir qui veille à l'horloge du destin
Cria! La couronne chut sur la pourpre avec le sceptre,
Et l'on vit aux doigts du roi les écailles de la lèpre.

Et quand ses funérailles étonnèrent le matin
De musiques et d'étendards, nul sous le char qui grince
Ne lança de fleurs, sauf un enfant fou, le futur Prince.

VERS ORPHIQUES

Dans les ténèbres du tabernacle
Retentit la lyre tétracorde
Que la main de la Sibylle accorde
Aux rafales du suprême oracle.

Les paroles de l'Ode, en tonnerres,
Tourbillonnent du sommeil du gouffre
Où la Mère éternellement souffre
Au bord des sources originaires.

« Mort le serpent qui cerclait la terre
Dans l'arbre mort des métamorphoses!
L'Esprit pur, hors du cycle des choses,
S'essore vers le nouveau mystère! »

Or voici que, surgis de l'éclipse,
Les archanges, marchant sur les astres,
Fanfarent, au fracas des désastres,
L'heure rouge de l'Apocalypse.

Et tandis qu'au rouet des pâles Nornes
Le fil d'or et de cuivre se casse,
La voix de la Sibylle trépasse
Au galop des célestes Licornes.

LE PARDON DE DIEU

Les séraphins rouges aux couronnes de fer
Ont brandi leurs épées lourdes sous le trône
D'où rayonne vers le monde l'aumône
Du feu, de l'onde et de l'air.

Et les astres, comme des fruits mûrs à l'automne,
Sont tombés à travers les ténèbres du néant
Sur les fronts de l'antique mêlée des géants
Dont l'heure, à l'horloge des soleils, sonne.

Car Dieu a dit : « Voici, j'accorde mon pardon
A Satan et à la myriade des mauvais anges
Qui dressent contre ma gloire leurs boucliers dans la fange
Où leur orgueil croupit loin des roses de Sidon.

Car maintenant l'Amour a vaincu la mort,
Et les ailes noires vont bruire à la lumière,
Et je baiserai Satan entre ses yeux trop fiers,
Et notre baiser fera tomber tous les sceaux du Sort. »

Et dardant son regard vers la révolte des mauvais anges,
Il a posé sa pitié, comme un qui souffre,
Sur ses cent têtes sifflant la flamme et le soufre
Jusqu'au ciel fleuri d'amour et sonore de louanges.

LE CHANT DE SATAN

A Henry de Groux.

I

Vénus, en robe brodée de chimères d'azur,
Etait venue, cette nuit des années tristes du monde,
Rêver à sa naissance et aux destins futurs

Au bord de la mer monotone qui gronde
Sur les grèves et au pied des môles des cités,
Là-bas, où les phares tournent leurs lanternes rondes.

Et lasse de n'être plus et d'avoir été,
En mille temples, la déesse suprême des belles races,
Elle maudissait, dressant ses seins, la nouvelle déité.

Or Satan errait par là, fuyant la trace
De ses pieds fourchus sur l'étendue des sables.
Il blasphémait aussi le dieu pâle de la grâce.

Et quand il vit Vénus sortir de l'ombre comme de la fable
Il sentit bouillir en lui le vin noir de l'ivresse,
Et tordant, les griffes crispées aux lèvres, son râble,

Il sauta de tout son désir sur la déesse
Qu'il ploya sous le pantèlement épouvantable de son amour
Puis, fou de l'espoir d'une progéniture vengeresse,

Satan chanta ainsi jusqu'à l'heure blême du jour.

II

« En cette nuit d'or violet, où sonnent les cithares
Sous les citronniers lourds du fruit des Hesperides,
Je dénouerai tes cheveux où luisent des gemmes barbares.

J'arracherai de tes seins les bandelettes qui les brident
Et je déchirerai ta robe toute brodée de chimères
Qui cache ton corps en fleurs à mes baisers avides.

Et sur les âpres rochers où vient mourir la mer
Je te crierai : Tu es à moi, je suis à toi, déesse!
L'heure est celle, solennelle, qui fiancera nos chairs.

Dans ta bouche rouge j'étoufferai le cri de ta détresse,
Tes bras nus seront sans force contre ma bestiale étreinte,
Tes cuisses ne pourront clore ta rose à mes caresses.

Je suis l'Epouvante qui vient la nuit, sous la feinte
De l'Amour, violer les vierges froides dans leurs couches
Affaissées, le matin, sous une double empreinte.

Ouvre donc le collier de tes bras, donne ta bouche,
Et laisse éclore la fleur suprême de toi-même
Au Dieu dont les doigts sont fous et les yeux louches.

Des tonnerres, semble-t-il, meurent sur la mer extrême,
Des fruits d'or éclatent comme des flammes dans les vergers,
Les astres s'éparpillent sous une main qui les sème.

Je ne sens plus que la double brûlure de tes seins outragés,
Je ne vois plus que tes yeux d'amour où ton âme sombre,
Notre seul rythme est celui de mes reins lourds sur tes flancs léger

Evohé ! le miracle est accompli de la lumière et de l'ombre !
Un enfant, fils de la terre et de la mer, naîtra de nous,
Qui détruira les villes que sur les côtes l'on dénombre.

Il aura les yeux troubles des prophètes et des fous ;
Son poing fera tourbillonner le septuple éclair de son épée
Vers les trônes où les rois d'or n'oseront mourir debout.

Sa bouche hurlera les strophes de l'épopée
Qui fait bondir les peuples hérissés et hors d'haleine
A l'attaque des portes que les béliers ont en vain frappées.

Son armée tracera un sillage de flamme dans les plaines
D'où ses trompettes répondront la nuit, tonnerre d'or,
Au tocsin qui sonne sur les villes soudain pleines.

Car on verra fuir devant elle, comme devant la mort,
Parmi les lourds chariots cahotant aux ornières,
Des troupeaux d'hommes ayant des signes de sang au corps.

Les torches s'allumeront dans la bourrasque des bannières
Et la tempête des tambours, pour faire flamber jusqu'à Dieu
Les temples où Jésus, tordu, grimace sous les lanières.

Car notre enfant apportera, jeune bousculant les vieux,
La haine de la laideur et le mépris du sacrifice :
Il restaurera le culte de la Lance et de l'Epieu.

Et parce qu'il sera, ô Vénus charnelle, ton fils,
Il aimera, parmi les parfums, les pierreries et les lampes,
Les garçons aux maigres hanches et les femmes aux lourdes cu

Ses fêtes d'or et de sang, déroulées le long des rampes
Des escaliers de ses palais, feront frémir de peur
Les pauvres d'esprit qui dans les cryptes, à genoux, rampent.

Devant son char chantera l'innombrable chœur
Des briseurs d'images et des vociférateurs de blasphèmes,
Au son des tambourins qui palpiteront comme des cœurs.

Les légions des Vaincus, comme les strophes d'un poème,
Evolueront, casquées et cuirassées, à l'entour de son trône
D'où soleil du monde irradiera son diadème.

Et s'il est content, il fera, baissant son sceptre, l'aumône
D'une fête de la chair à ses millions d'esclaves :
Ces nuits-là, ceux qui dorment rêveront à Babylone.

Cuvant leur vin au bord des fleuves pleins d'épaves,
Les villes illuminées insulteront aux astres
De leurs hoquets, de leurs musiques et de leurs masques hâves.

Les femmes seront délivrées de monstres aux pieds des pilastres
Entre lesquels rugira la danse des bacchanales :
Et à l'aurore se liront au ciel des signes de désastres.

Car, ô Vénus, l'Ennemi ne sera pas mort, des anciennes annales.
D'autant plus fort qu'il sera plus faible, comme l'autre enfant,
Il naîtra, connu des seuls bergers qui veillent au fond du val.

Comme l'autre, nimbé de lumière et revêtu de blanc,
Il apportera le pardon de ses mains mortes aux hommes,
Et l'amour sans fin ni bornes de tout son cœur saignant.

Comme l'autre, il sera le vainqueur des dieux que nous sommes,
Et à cette heure-là de notre définitive défaite,
O Vénus qui entendis chanter vers toi Athènes et Rome,

Tu retourneras mourir dans les fraîches retraites
De la mer maternelle qui berça ta beauté,
Une aube où Pan, mon père, enjôlait la tempête.

Moi j'irai finir dans les forêts d'été,
Y mordant les glands, les noisettes et les pommes de pin,
Et les loups seuls verront Satan à terre sangloter.

Notre fils (qu'importe? il ne sera qu'humain,
Et non l'Instinct formidable que tu fus
Et que je serai jusqu'à la honte de demain),

Notre fils sera le dernier de la race des élus
Qui fera peser le joug brûlant de sa révolte
Sur les hommes désormais asservis à Jésus.

O Vénus, nous verrons bientôt faucher nos dernières récoltes

III

Tour à tour triomphale et désespérée
La voix de Satan s'éteignit dans la nuit
Comme celle de la tempête sur la mer empourprée.

Les bras pâles de Vénus se tordaient vers lui,
Et ses lèvres comme des fleurs s'ouvraient à ses mots.
Mais Satan, cerné soudain de centaures, s'enfuit

Vers la forêt tremblant d'un choc sourd de galops
Et vers les antres sonores du chant des derniers faunes,
Et vers la mort où les dieux mêmes oublient leurs maux.

Et Vénus, étendant, blanche sur le sable jaune,
Son corps puissant où brûlait l'infernale semence,
Rêva sous la lune à des rois qu'on détrône,

Jusqu'à ce que l'Aurore, rose dans le silence,
Eût éteint une à une, comme des rêves, les lumières
Dans les cités lointaines, Carthage ou Byzance,

D'où doit surgir un jour le renverseur de pierres
Et le dévastateur de plaines, de forêts et de champs,
Son fils, Orphée du mal, qui sur sa lyre de fer

Epouvantera le monde du tonnerre de ses chants!

TABLE

LES GAMMES (1887)

LA FLUTE 7
ÉTÉ 9
FÊTE AU PARC 11
BERGERIE SENTIMENTALE 14
FIN DE FÊTE 17
LES PARADIS BLEUS 19
CHANSON. 22
NOCTURNE 23
L'ÉTERNEL DIALOGUE 25
HANTISE 29
VERS VAGUES 31
OUBLI 32
PENDANT QU'ELLE CHANTAIT 34
LE MÉNÉTRIER 37
SPLEEN D'HIVER 39
SOIR DE TEMPÊTE 42
LA DOULEUR DE LA PRINCESSE 43
CRÉPUSCULE D'AUTOMNE 48
REFRAINS MÉLANCOLIQUES 49

LES FASTES (1891)

THYRSES

CHANSON 57
AIRS AILÉS 59
LA MORT DU BOUFFON 61
RONDE 63
DÉCOR 65
VOIX 66
OMBRE 68
NOCTURNE 70
VILLANELLE 72
CHAMBRE D'AMOUR 74

SCEPTRES

APPEL 79
CONTE 80
LES HÉROS 84
LOHENGRIN 85
PARSIFAL 86
LA CHEVAUCHÉE DES WALKYRIES 87
BAGUES 88
CELLE QUI PRIE 89
RÊVERIE 90
LE PALAIS DÉSERT 91

TORCHES

VESPÉRALE 99
CAVALCADE 101
VILLANELLE 102
FANTOMES 104
MUSIQUE EN LA NUIT 106
LA MAUVAISE REINE 108
LA CITÉ ROUGE 110
BALLET 112
RÉDEMPTION 113
L'IDOLE 115

PETITS POÈMES D'AUTOMNE (1895)

AMOUR D'AUTOMNE

I. L'ENCHANTERESSE DE THULÉ 123
II. DES ROSSIGNOLS CHANTANT A DES LYS 125
III. MON FRONT PALE EST SUR TES GENOUX 126
IV. JE CROIS FOLLE QUE TOUTE L'AUTOMNE 128
V. AU TEMPS DE LA MORT DES MARJOLAINES 130
VI. VIENS, TRÈS DOUCE, RÊVER AUX HEURES 132
VII. TU VINS VERS MOI, PAR LES VALLÉES 134
VIII. CE FUT UN SOIR OU LES CHANSONS 136
IX. UNE NUIT, SOUS LA TERRIBLE LUNE 138
X. O NARCISSES ET CHRYSANTHÈMES 140

XI. NOUS AVONS QUITTÉ CE SOIR LA GRAND'VILLE. . . 142
XII. JE NE SAIS PLUS EN QUELLE CONTRÉE 143
XIII. LA NUIT, DANS UN PAYS DE FLEURS. 145

INTERLUDE DE CHANSONS

I. MON AME, EN UNE ROSE 149
II. DES FLEURS DU SOIR PLEIN TES MAINS 150
III. O PAIX DE CE PAYS D'ICI 152
IV. DES LAURIERS, DES LILAS ET DES LYS 154
V. O MA DAME DES PAVOTS 156
VI. ELISE, LILIANE 157
VII. O PASSANT, FAISONS LE SIGNE. 159

AME D'AUTOMNE

I. AU BORD DE LA LOINTAINE GRÈVE 163
II. AU SON DES TAMBOURS ET DES CYMBALES. . . . 164
III. JE SUIS NÉ DANS UNE VILLE D'OR 166
IV. MON ROYAUME EST PLEIN DE CAVALCADES 168
V. L'ÉTENDARD QUE MON BRAS DE REBELLE 170
VI. JE SUIS CE ROI DES ANCIENS TEMPS 172
VII. JE SUIS MORT AU BORD DE LA GRÈVE. 174
VIII. ROSES TROP ROUGES DE MON DÉSIR. 176
IX. LA PORTE DE LA TRISTE MAISON. 178
X. LE LIERRE NOIR ET LA ROSE ÉGLANTINE. 180
XI. MON AME TOUTE MALADE S'ENDORT 182
XII. LES SEPT FONTAINES SONT TARIES 184
XIII. ROUGE EN LA CATHÉDRALE ROYALE 186

LE JEU DES ÉPÉES (1897)

DÉDICACE 193
CHRYSOSTOME 194
FOLIE. 196
LE TRISTE DOMAINE 198
PANIQUE 200
L'INUTILE VAINQUEUR. 202
LE PÈLERIN. 204
NUPTIALE. 205
LA FILLE A LA FONTAINE. 207
A PUVIS DE CHAVANNES 209
LA CHANTEUSE A LA BAGUE 211
TRIOMPHE 212
LA VILLE MORIBONDE 215
AVENTURE 217
LE RETOUR DES VIEILLARDS 219
LA VISION D'EROS 225
LA PRINCESSE A LA LICORNE. 226
FUNÉRAILLES 227
VERS ORPHIQUES 228
LE PARDON DE DIEU 230
LE CHANT DE SATAN 232

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt octobre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

L'IMPRIMERIE Vve ALBOUY

POUR LE

MERCVRE

DE

FRANCE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Extrait du Catalogue

Collection grand in-18, à 3 fr. 50

Pierre d'Aiheim

Moussorgski . . . . . 1 vol.
Sur les Pointes . . . . . 1 vol.

Henry Bataille

Ton Sang, précédé de *La Lépreuse* 1 vol.

Marcel Batilliat

Chair mystique, roman . . . . . 1 vol.

Léon Bloy

La Femme pauvre, roman . . . . . 1 vol.

Gaston Danville

Les Reflets du Miroir, roman. Préface de BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON. 1 vol.

Edouard Ducoté

Aventures . . . . . 1 vol.

Edouard Dujardin

Les Lauriers sont coupés, précédé de *Hantises* et de *Trois Poèmes en prose* . . . . . 1 vol.

Louis Dumur

Pauline ou la liberté de l'amour . 1 vol.

Georges Eekhoud

Le Cycle Patibulaire . . . . . 1 vol.
Les Communions . . . . . 1 vol.

André Fontainas

Crépuscules . . . . . 1 vol.

Paul Fort

Ballades Françaises, préface de PIERRE LOUYS . . . . . 1 vol.

André Gide

Le Voyage d'Urien, suivi de *Paludes* 1 vol.
Les Nourritures terrestres . . . . 1 vol.

Remy de Gourmont

Le Pèlerin du Silence, orné d'un frontispice d'ARMAND SEGUIN. . . 1 vol.
Le Livre des Masques. Portraits symbolistes. Les Masques, au nombre de trente, par F. VALLOTTON . . . . . 1 vol.
Les Chevaux de Diomède, roman. . 1 vol.
D'un Pays lointain . . . . . 1 vol.

Gerhart Hauptmann

La Cloche engloutie, trad. de l'allemand par A.-FERDINAND HEROLD. 1 vol.

A.-Ferdinand Herold

Images tendres et merveilleuses 1 vol.

Alfred Jarry

Les Jours et les Nuits, roman d'un Déserteur . . . . . 1 vol.

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt . . . . . 1 vol.

Gustave Kahn

Premiers Poèmes . . . . . 1 vol.
Le Livre d'Images . . . . . 1 vol.

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Le Jardin des Délices . . . . . 1 vol.

Pierre Louys

Aphrodite, roman . . . . . 1 vol.

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme, traduit du hongrois par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE. . . . . 1 vol.

Maurice Maeterlinck

Le Trésor des Humbles . . . . . 1 vol.
Aglavaine et Sélysette . . . . . 1 vol.

Stuart Merrill

Poèmes, 1887-1897 . . . . . 1 vol.

Pierre Quillard

La Lyre héroïque et dolente . . . . 1 vol.

Rachilde

Les hors nature, roman . . . . . 1 vol.

Hugues Rebell

La Nichina, roman. . . . . 1 vol.

Henri de Régnier

Poèmes, 1887-1892 . . . . . 1 vol.
Les Jeux rustiques et divins . . . 1 vol.
La Canne de Jaspe, contes. . . . . 1 vol.

Jehan Rictus

Les Soliloques du Pauvre . . . . . 1 vol.

Albert Samain

Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes. . . . . 1 vol.

Marcel Schwob

Spicilège . . . . . 1 vol.

Jean de Tinan

Penses-tu réussir! roman . . . . . 1 vol.

Marcelle Tinayre

Avant l'Amour, roman . . . . . 1 vol.

Emile Verhaeren

Poèmes . . . . . 1 vol.
Poèmes, nouvelle série . . . . . 1 vol.

Francis Vielé-Griffin

Poèmes et Poésies . . . . . 1 vol.
La Clarté de Vie . . . . . 1 vol.

E. Vigié-Lecocq

La Poésie contemporaine, 1884-1896 1 vol.

Formats, tirages, grands papiers : au CATALOGUE COMPLET des Publications du « Mercure de France ». Envoi franco sur demande.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Extrait du Catalogue

Collection grand in-8, à 2 fr.

Gunnar Heiberg

Le Balcon, trad. et préface du Comte M. PROZOR . . . . . 1 vol.

Collection grand in-18, à 1 fr.

Jules Delassus

Les Incubes et les Succubes . . . . 1 vol.

Comte M. Prozor

Le Peer Gynt d'Ibsen. . . . . 1 vol.

Archag Tchobanian

L'Arménie, son Histoire, sa Littérature. Introduction d'ANATOLE FRANCE . . . . . 1 vol.

Collection petit in-18, à 2 fr.

Léon Bloy

La Chevalière de la Mort . . . . . 1 vol.

Hugues Rebell

Le Magasin d'Auréoles. . . . . 1 vol.

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz. . . . . 1 vol.

Formats et prix divers

Aghassi

Zeïtoun . . . . . 3 fr. 50

G.-Albert Aurier

Œuvres Posthumes. Notice de REMY DE GOURMONT. Portrait de G.-Albert Aurier (eau-forte) par A.-M. LAUZET.. . . . . 12 fr. »

Henry Bataille

La Chambre blanche, poésies, Préface de MARCEL SCHWOB. . . 2 fr. »

Aloysius Bertrand

Gaspard de la Nuit . . . . . 3 fr. 50

Léon Bloy

Ici, on assassine les Grands Hommes, avec portrait et autographe d'ERNEST HELLO . . . . 1 fr. 50

Victor Charbonnel

Les Mystiques dans la Littérature présente (1re série) . . . . 3 fr. 50

Paul Claudel

L'Agamemnon d'Eschyle (trad.) 2 fr. »

Gaston Danville

Contes d'Au-Delà, orné de 20 vignettes de L. CABANES . . . . . 6 fr. »

Eugène Demolder

Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas, couverture à l'aquarelle, frontispice et 30 croquis de FÉLICIEN ROPS, 5 dessins hors texte d'ETIENNE MORANNES. . . . . 10 fr.

La Légende d'Yperdamme, couverture et 9 dessins hors texte d'ETIENNE MORANNES, frontispice, dessin et 3 vignettes de FÉLICIEN ROPS. . . . . 7 fr. 50

Sous la Robe. Couverture et 16 ornementations d'ETIENNE MORANNES. . . . . 3 fr. 50

Lord Alfred Douglas

Poèmes, texte anglais et traduction française, avec le portrait de l'auteur en héliogravure . . . . 3 fr. 50

André Fontainas

Nuits d'Épiphanies, poésies . . . 3 fr. »

Louis Dumur

La Motte de Terre, 1 acte en prose. 2 fr. »

La Nébuleuse, 1 acte en prose . . 2 fr. »

Henri Ghéon

Chansons d'Aube. . . . . 2 fr. »

André Gide

Les Cahiers d'André Walter . . 6 fr. »

La Tentative amoureuse. . . . . 2 fr. »

Le Voyage d'Urien, orné de lithographies en couleurs par MAURICE DENIS . . . . . 12 fr. »

Paludes . . . . . 5 fr. »

Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale. . . . 2 fr. »

Formats, tirages, grands papiers : au CATALOGUE COMPLET des Publications du « Mercure de France ». Envoi franco sur demande.

DITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Extrait du Catalogue

Remy de Gourmont

Latin mystique, 3me édition. Préface de J.-K. HUYSMANS. Couverture ornée d'un dessin de ILIGER . . . . . 10 fr. »

Fantôme, 2me édition, orné de lithographies de HENRY DE GROUX . . . . . 4 fr. »

Théodat . . . . . 2 fr. 50

Idéalisme, avec un dessin de ILIGER. . . . . 2 fr. 50

Murs de Jadis . . . . . 2 fr. 50

Histoires Magiques, 2me édition, avec une lithographie de HENRY DE GROUX. . . . . 3 fr. 50

Histoire tragique de la Princesse Phénissa. . . . . 2 fr. 50

Choses Moroses. . . . . 3 fr. »

Le Château singulier, orné de 32 vignettes en rouge et en bleu. . 2 fr. 50

Décas, avec une couverture et 3 vignettes par l'auteur. . . . . 2 fr. »

Poésie populaire, avec un air noté et des images. . . . . 2 fr. »

Miracle de Théophile, de Rutebeuf; texte du XIIIe siècle, modernisé . . . . . 2 fr. »

Le Vieux Roi, tragédie nouvelle . 2 fr. 50

Charles Guérin

Le Sang des Crépuscules, poésies, avec un Prélude en musique de 3 pages par PERCY PITT . . . . 5 fr. »

Pinets et un Poème. . . . . 2 fr. »

A.-Ferdinand Herold

Légende de Sainte Liberata, mystère. . . . . 2 fr. »

Johannutius, comédie de HROTSWITHA, trad. du latin, orné de dessins de PAUL RANSON, K.-X. ROUSSEL et ALFONSE HEROLD. 2 fr. »

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie, orné de 57 dessins de PAUL RANSON . . . . 6 fr. »

Le Anneau de Çakuntalâ, comédie héroïque de KALIDASA . . . . . 3 fr. »

Charles-Henry Hirsch

Mascilla, poème . . . . . 2 fr. »

Hélaine, poème . . . . . 2 fr. »

Francis Jammes

Le Jour, un acte en vers, suivi de poésies . . . . . 2 fr. »

Alfred Jarry

Minutes de Sable Mémorial, orné d'un frontispice et de gravures sur bois. . . . . 4 fr. »

Ubu-Antechrist. . . . . 3 fr. »

Ubu Roi . . . . . 2 fr. »

F. Jollivet Castelot

L'Alchimie. . . . . 1 fr. »

Tristan Klingsor

Filles-Fleurs, poésies . . . . . 2 fr. »

Squelettes fleuris, poésies . . . . 2 fr. »

André Lebey

Les Poésies de Sapphô . . . . . 2 fr. »

La Scène, 1 acte en prose . . . . 2 fr. »

Le Cahier rose et noir, poésies . 4 fr. »

Chansons grises . . . . . 3 fr. 50

Maurice Le Blond

Essai sur le Naturisme . . . . . 2 fr. 50

Sébastien Charles Leconte

L'Esprit qui passe. . . . . 6 fr. »

Jean Lorrain

Contes pour lire à la Chandelle. 2 fr. »

Pierre Louys

Poésies de Méléagre (traduction) . 3 fr. »

Aphrodite, mœurs antiques. Vol. in-8 carré, tirage à petit nombre numéroté sur beau vélin . . . . 10 fr. »

Maurice Maeterlinck

Alladine et Palomides, *Intérieur*, et *La Mort de Tintagiles*, trois petits drames pour marionnettes 3 fr. 50

Camille Mauclair

Jules Laforgue, essai. Introduction de MAURICE MAETERLINCK . . . 2 fr. 50

Adrien Mithouard

Les impossibles noces, poèmes. 2 fr. 50

Albert Mockel

Émile Verhaeren, avec une Note biographique par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. . . . . 2 fr. »

Laurent Montésiste

Histoires vertigineuses. Contes symboliques . . . . . 2 fr. »

Eugène Montfort

Sylvie ou les émois passionnés. Préface de SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER . . . . . 2 fr. 50

Alfred Mortier

La Vaine Aventure, poésies, couverture lithogr. en couleurs par GEORGES DE FEURE. . . . . 3 fr. »

La Fille d'Artaban, un acte. . 2 fr. »

Gérard de Nerval

Les Chimères et les Cydalises, poésies. Préface de REMY DE GOURMONT. Portrait de Gérard de Nerval par F. VALLOTTON. . . . . 2 fr. 50

---

rmats, tirages, grands papiers : au CATALOGUE COMPLET des blications du « Mercure de France ». Envoi franco sur demande.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANC

Extrait du Catalogue

Georges Pioch

La Légende blasphémée . . . . . 2 fr. »
Toi. . . . . 2 fr. »

Georges Polti

Les 36 Situations dramatiques . 3 fr. 50

Pierre Quillard

Les Lettres rustiques de Claudius Ælianus, Prénestin, traduites du grec, avec un Avant-propos et un Commentaire latin . . . . . 2 fr. »

Rachilde

Le Démon de l'Absurde, 2me édition, Préface de MARCEL SCHWOB, portrait de l'auteur, reproduction autographique de 12 pages de manuscrit. . . . . 3 fr. 50

Yvanhoé Rambosson

Le Verger doré, poésies . . . . . 3 fr. 50

Hugues Rebell

Baisers d'Ennemis, roman . . . 3 fr. 50
Chants de la Pluie et du Soleil . 3 fr. 50

Marcel Réja

La Vie héroïque, poèmes. Frontispice de HENRI MÉRAN. . . . . 3 fr. 50

Henri de Régnier

Le Trèfle noir . . . . . 2 fr. 50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne . . . 2 fr. »

Lionel des Rieux

Les Amours de Lyristès . . . . . 2 fr. »
La Toison d'Or, poème. . . . . 2 fr. »

Pierre de Ronsard

Les Amours de Marie, édition précédée d'une *Vie de Marie Dupin*, par PIERRE LOUYS . . . . . 3 fr. 50

Saint-Georges de Bouhélier

L'Hiver en méditation ou les Passe-temps de Clarisse, suivi d'un opuscule sur Hugo, Richard Wagner, Zola et la Poésie nationale. . . . . 6 fr.

Saint-Pol-Roux

L'Ame noire du Prieur blanc . . 5 fr.
Épilogue des Saisons Humaines . 3 fr.
Les Reposoirs de la Procession, avec le portrait de l'auteur . . . 4 fr.

Robert Scheffer

La Chanson de Néos, couverture en couleur de GRANIÉ . . . . . 1 fr.

Marcel Schwob

Mimes, 2me édition . . . . . 3 fr.
Annabella et Giovanni. . . . . 1 fr.
La Croisade des Enfants, couvert. lithog. en couleurs par MAURICE DELCOURT . . . . . 3 fr.
Le Livre de Monelle. . . . . 2 fr.

Robert de Souza

Fumerolles. . . . . 3 fr.

Auguste Strindberg

Introduction à une Chimie unitaire (*Première esquisse*) . . 1 fr.

Albert Thibaudet

Le Cygne rouge, mythe dramatique . . . . . 3 fr.

Charles Vellay

Au lieu de vivre, poèmes . . . 2 fr.

Francis Vielé-Griffin

Πάλαι, poèmes. . . . . 2 fr.
Laus Veneris, poème de A.-CH. SWINBURNE (traduction) . . . . 2 fr.

Divers

L'Almanach des Poètes pour 1896, orné de 25 dessins par AUGUSTE DONNAY. . . . . 3 fr.
L'Almanach des Poètes pour 1897, orné de 66 dessins par ARMAND RASSENFOSSE . . . . . 3 fr.

Fac-similé autographique

Alfred Jarry et Claude Terrasse

Ubu Roi, texte et musique. . . . . 5 fr.

Musique

Gabriel Fabre

Sonatines Sentimentales, quatre mélodies : 1° *Chanson de Mélisande*, de Maurice Maeterlinck, 2° *Ronde*, 3° *Ballade*, 4° *Complainte*, de Camille Mauclair. Couverture en couleur d'Alexandre Charpentier. Nouvelle édition. . . . . 5 fr.

Formats, tirages, grands papiers: au CATALOGUE COMPLET de Publications du « Mercure de France ». Envoi franco sur demand

910 (2 338

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due

P.E.B. / I.L.L.

DEC 4 2003

MORISSET

DEC 0 4 2003

a39003 002138435b

CE PQ 2364
.M15P6 1897
COO MERRILL STUA POEMES, 1887
ACC# 1225402

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 320 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Contes, Poèmes, Théâtre, Musique
Etudes critiques, Traductions
Autographes, Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Henri de Régnier.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Pierre Quillard.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Littératures médiévales, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Robert de Souza.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Charles-Henry Hirsch.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Enquêtes et Curiosités : Mercure.
Chronique de Bruxelles : Georges Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Zanoni.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres néerlandaises : Léon Paschal.
Lettres scandinaves : Heni Albert.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an	20 fr.	Un an	24 fr.
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.